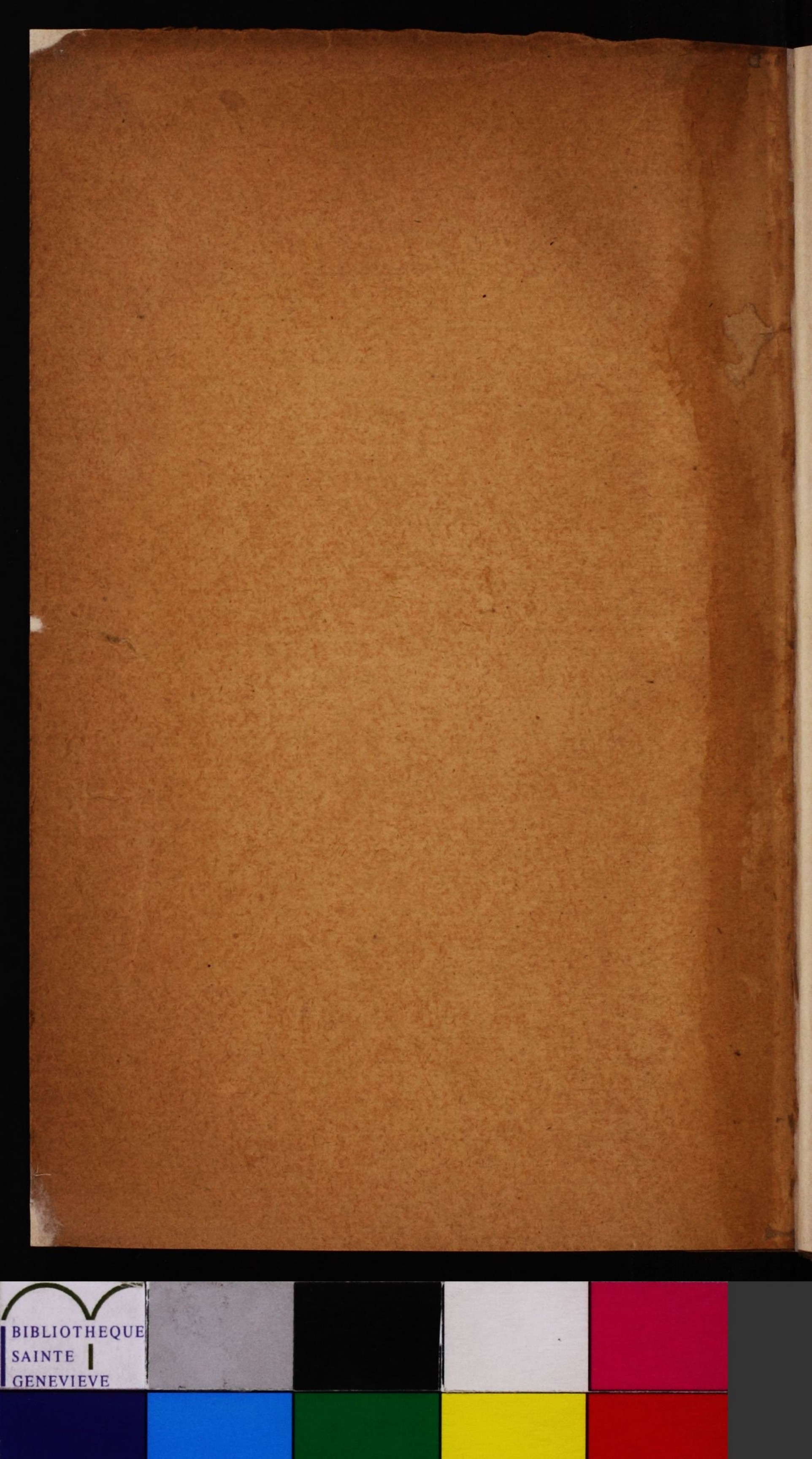
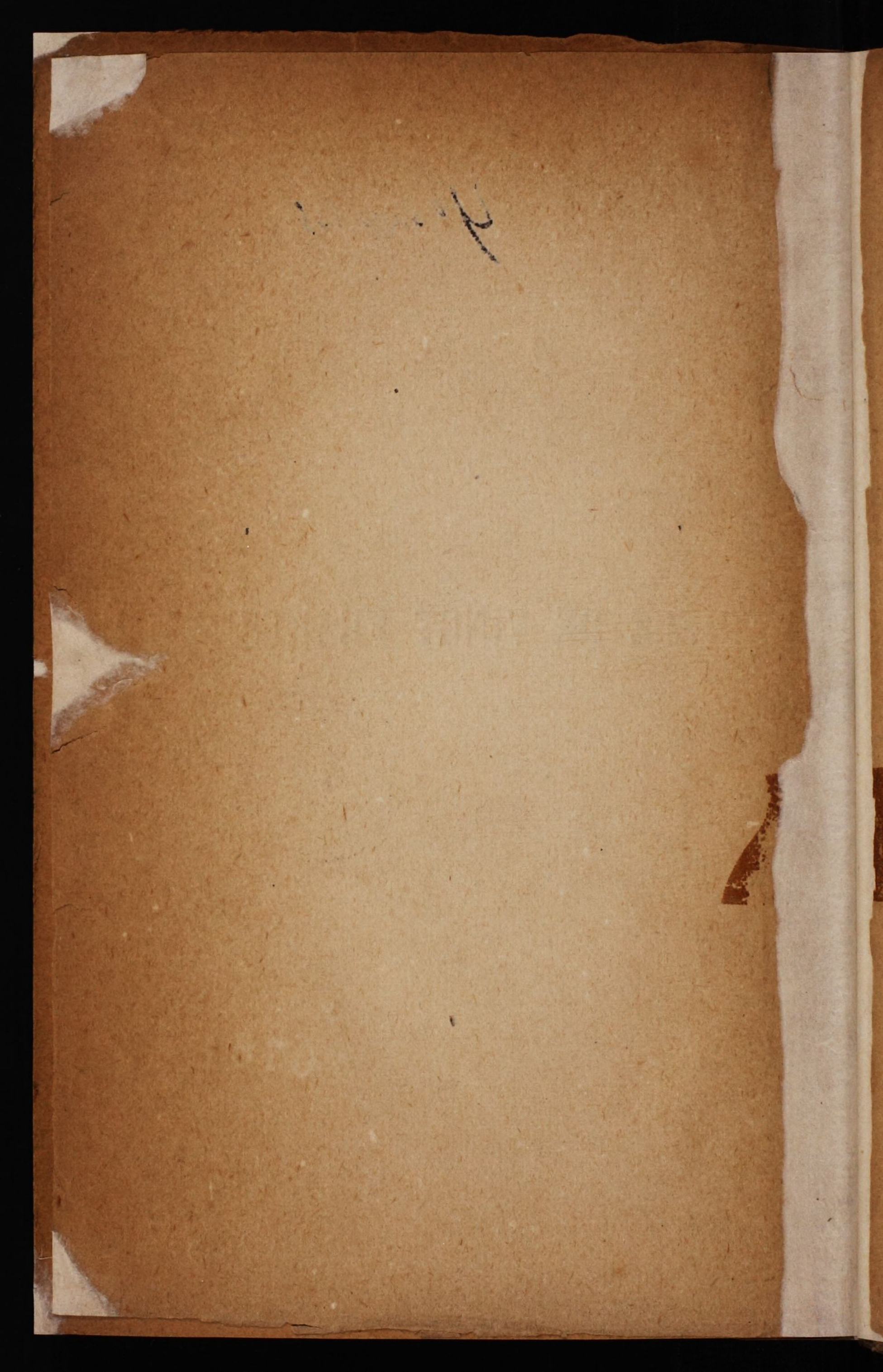



BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LA

PIÈCE DE VINGT FRANCS



LA PIÈCE
DE
VINGT FRANCS

PAR

MARIE CONSCIENCE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société Anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33

LA
PIÈCE DE VINGT FRANCS [1]

I.

Susanne Tivier n'avait pour tout logement qu'une chambre bien petite et bien pauvrement meublée ; mais tout y était si propre, si bien rangé ; on y respirait un si bon air ; la lumière y arrivait si vive à travers les vitres brillantes, qu'on éprouvait du contentement en y

(1) Le rôle que la pièce de vingt francs joue dans ce livre a beaucoup de rapport avec le rôle qu'une autre pièce d'or joue dans *Pierre et Pierrette,* de Mme Belloc. L'auteur le reconnaît et engage ses lecteurs à en juger eux-mêmes en lisant *Pierre et Pierrette,* un des meilleurs et des plus charmants ouvrages qui aient été écrits pour les enfants.

entrant et qu'on avait bonne opinion de ceux qui l'habitaient. C'était là que, depuis son veuvage, Susanne demeurait avec Marie, son unique enfant.

Marie venait d'avoir seize ans. Elle était mignonne et ses traits délicats exprimaient la douceur; mais on voyait dans ses grands yeux bleus qu'elle réfléchissait, et que, malgré sa jeunesse, elle n'était pas étourdie. Une robe et un tablier de cotonnade soigneusement lavés et repassés, voilà qu'elle était toujours sa mise. Ses cheveux blonds, réunis en natte, entouraient son front. Tout, dans sa personne, annonçait le goût de la simplicité, l'habitude de l'ordre. On ne pouvait la voir sans être porté à l'aimer, parce qu'on sentait en elle une de ces natures honnêtes qui ont peur du mal et n'obéissent qu'à de bons sentiments.

Au moment où commence cette histoire, Marie était seule à la maison. Elle cousait un bonnet d'enfant, et tirait son aiguille avec une rapidité qui prouvait son désir de vite finir cet

ouvrage. Cependant, de temps en temps elle prêtait l'oreille, sa main restait immobile ; il était évident qu'elle attendait quelqu'un. Puis elle se remettait à coudre avec une vitesse nouvelle pour regagner le temps perdu.

Marie venait de faire son dernier point lorsque sept heures sonnèrent à l'horloge de la ville. Bientôt après, un pas alourdi par la fatigue se fit entendre dans l'escalier. C'était la veuve qui revenait du travail. La jeune fille courut lui ouvrir la porte.

— Enfin vous voici, pauvre mère ! s'écria Marie. Si vous saviez comme il me tardait de vous voir ! Il me semblait que cette journée ne finirait pas. C'est que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Quelle nouvelle ?

— Madame Donat m'a fait dire d'aller coudre demain chez elle.

— Vraiment ! dit la mère dont les traits exprimèrent la joie. Voilà qui me fait bien plaisir.

— Moi, j'étais si contente, reprit Marie, que j'ai presque sauté au cou de la bonne qui est venue me demander. Maintenant je vais gagner aussi, mère ; vous n'aurez plus besoin de tant vous fatiguer ; vos pauvres bras pourront un peu se reposer.

— Quand on a la santé, il ne faut pas se plaindre du travail, mon enfant, et je reviens bien contente aussi. Avec le salaire de ma journée, j'ai de quoi payer encore une dette. Dès que nous aurons soupé, je veux aller m'acquitter, car ces choses-là ne doivent jamais se remettre au lendemain.

Lorsque Susanne s'était mariée, c'était à bon droit qu'elle espérait être heureuse. Louis Tivier était un excellent charpentier ; il avait une bonne conduite, un bon caractère. De son côté, Susanne savait bien diriger un ménage et s'entendait à tous les travaux que la femme d'un ouvrier doit connaître. Tous les deux travaillaient avec courage ; aussi, presque chaque mois, faisaient-ils quelques économies

qu'ils portaient aussitôt à la caisse d'épargne. Leur ambition était de posséder un jour une maisonnette entourée d'un petit jardin, et ils espéraient bien en arriver là, à un âge qui leur permît de jouir encore longtemps du fruit de leurs peines. Le dimanche, quand ils allaient se promener ensemble, conduisant leur petite Marie dans la voiture que Louis lui avait faite, ils étaient si contents qu'ils n'avaient pas l'idée d'envier autre chose.

Tout à coup, un grand malheur vint mettre fin à cette douce existence. Louis Tivier eut une attaque de paralysie qui ne lui permit plus de quitter le lit. Aucune parole ne saurait donner une idée de son chagrin. Il serait tombé dans le désespoir si sa femme ne l'avait soutenu par sa confiance en Dieu et par son courage.

— Sans doute notre malheur est bien grand, disait-elle ; mais nous avons au ciel un père qui n'abandonne jamais ses enfants. Ne nous laissons pas abattre; il nous aidera à suppor-

ter notre épreuve si nous implorons son appui.

Ces paroles, qu'elle ne cessait de répéter, les ferventes prières qu'elle adressait près du lit de douleur au Dieu d'amour et de sagesse, finirent par adoucir le chagrin de Louis. Il remit son sort aux mains de Celui qui est le maître de nos destinées; il le pria de protéger les êtres chéris pour lesquels lui, pauvre perclus, ne pouvait plus rien, et, avec la foi, il trouva la soumission et la patience.

Susanne aurait été désolée que son cher malade manquât de rien. Quand son gain ne pouvait suffire, elle allait chercher une petite somme à la caisse d'épargne. Mais cette ressource finit par s'épuiser, et grande fut sa détresse. Elle ne pouvait se décider à faire appel à la charité, sachant combien son mari redoutait qu'on tendît la main pour lui. Heureusement son honnêteté était connue; chacun estimait cette femme courageuse. On lui fit crédit, et c'est ainsi que, jusqu'à la fin, elle put se procurer tout ce que réclamait l'état du malade.

Mais quand une nouvelle attaque vint terminer les souffrances de Louis, la pauvre veuve se trouvait chargée de dettes, avec un enfant de neuf ans à élever.

Susanne commença par vendre tout ce qui ne lui était pas absolument nécessaire dans son ménage, et partagea le produit de la vente entre les personnes chez lesquelles elle avait les plus fortes dettes, afin de leur montrer ses bonnes intentions et les rassurer à l'égard de ce qu'elle ne pouvait payer tout de suite. Elle loua ensuite le logement dans lequel nous la trouvons et se remit au travail avec un redoublement d'ardeur. Bientôt on la distingua parmi les journalières de Taneval, petite ville où elle demeurait. Chacun voulait l'employer. Elle aurait eu dix bras que tous auraient été occupés. Sa grande économie lui permit bientôt de donner de petits à-comptes qui faisaient prendre patience pour le reste. On lui conseillait de placer à la fabrique sa petite Marie dont le gain lui aurait été si utile. Elle se garda de suivre ce conseil.

Sachant que les gens instruits gagnent beaucoup plus facilement leur vie que les ignorants, elle envoya l'enfant régulièrement à l'école jusqu'à ce que celle-ci sût bien lire, bien écrire et bien calculer. Elle la mit ensuite chez une ouvrière habile, où l'on apprenait également à coudre le linge et les robes. Marie était intelligente et chérissait sa mère ; aussi, pour lui faire plaisir, s'était-elle toujours appliquée à bien profiter des leçons qu'on lui donnait. Son apprentissage venait de finir à l'époque où nous faisons sa connaissance. Comme on vient de le voir, son intention était d'aller coudre dans les maisons, et les dames de Taneval pouvaient la prendre en toute confiance, car elle savait travailler.

Susanne et sa fille avait l'habitude de la frugalité. Une soupe et des pommes de terre, voilà de quoi se composait toute l'année leur repas du soir. Ce jour-là, après le souper, quand la vaisselle fut lavée et remise en place, Susanne prit dans l'armoire un petit sac dans

lequel elle cachait sou par sou ses épargnes, en versa le contenu dans son tablier, y ajouta le salaire de la journée, et compta.

— Trente francs, dit-elle ; je ne m'étais pas trompée.

— Ma pauvre mère, dit Marie, quel dommage que vous ne puissiez par garder cet argent que vous avez gagné avec tant de peine !

— J'ai bien plus de plaisir à le rendre aux braves gens qui ont eu pitié de ma détresse. Songe, mon enfant, que sans eux, ton pauvre père et toi vous auriez souffert de la faim. Aussi, je ne cesse de demander à Dieu de me conserver la force jusqu'à ce que je leur aie fidèlement rendu ce qu'ils m'ont confié.

— Je vais vous y aider maintenant, dit Marie avec vivacité. Tout ce que je gagnerai sera mis de côté pour les dettes. Je n'en prendrai pas un centime pour moi jusqu'à ce que personne n'ait plus rien à nous réclamer.

Susanne échangea ses habits de travail qui étaient tout rapiécés, contre d'autres en meil-

leur état; puis elle prit le précieux sac et se dirigea vers la porte.

— Attendez-moi, mère, dit Marie. Je veux aller porter à la petite Louise un bonnet que je viens de lui faire. Voyez comme il est joli, ajouta-t-elle en plaçant le bonnet sur sa main fermée comme sur la tête blonde qu'il devait coiffer. Je l'ai taillé dans de petits morceaux d'indienne qu'on avait jetés aux chiffons. Il y en a dix, mais on ne s'en douterait pas tant j'ai combiné pour que le dessin se rapporte. Vous avez raison de dire que quand on sait travailler, on tire parti de tout.

Ursule Monin, la mère de la petite fille à laquelle Marie portait le bonnet, était dans une position bien pénible. Son mari était parti, il y avait deux ans, sans la prévenir, et ne lui avait jamais donné de ses nouvelles. Depuis, on l'avait rencontré à Lyon, bien nourri et bien vêtu; mais il ne laissait pas moins sa femme sans ressource avec quatre petits enfants. Ursule ne s'était pas laissé abattre par ce rude

coup. Elle était laborieuse et s'était mise à travailler jour et nuit pour subvenir aux besoins du ménage. Cependant, malgré son énergie, il lui aurait été impossible de suffire à sa tâche, si la charité ne lui était venue en aide ; et, comme elle intéressait par ses courageux efforts, on la secourait largement. Malheureusement, Ursule n'avait ni ordre ni savoir-faire ; aussi, quoiqu'elle gagnât de bonnes journées et reçût des dons de toute espèce, elle manquait toujours de tout. On ne saurait se former une idée de la malpropreté de sa chambre. Des épluchures de légumes, de vieux chiffons, des débris de copeaux et de fagots, étaient éparpillés tout au travers, sans qu'elle trouvât jamais le temps de la balayer. L'armoire restait vide, tandis que le linge et les vêtements traînaient pêle-mêle dans tous les coins. Les deux lits n'étaient que des grabats, d'où la paille s'échappait, où l'on couchait sans draps, avec des haillons pour couvertures. Cependant, loin de souffrir de cet état de choses, Ursule s'en

accommodait d'autant mieux qu'elle croyait ne pouvoir y apporter de remède.

Et le désordre n'était pas son seul défaut ! Elle était brusque, criarde, emportée. Malgré sa tendresse pour ses enfants, rarement elle leur parlait avec bonté. Tout en les gâtant, elle ne pouvait rester cinq minutes avec eux sans les gronder et les battre. Bien des gens prétendaient que si Jean Monin s'en était allé, c'est qu'il ne pouvait plus vivre avec une femme qui gaspillait tout et n'avait jamais une bonne parole à lui dire. Ces gens-là donnaient tous les torts à Ursule.

Des reproches et des cris qu'on entendait dès le corridor, annoncèrent à Marie qu'elle allait assister à une scène. En effet, elle trouva Ursule rouge de colère au milieu des enfants tout en pleurs.

— Voyez, Marie, s'écria la mère irritée, comme ces vauriens se sont conduits pendant que je m'échinais pour eux.

Il est vrai que la chambre était dans un dé-

sordre encore plus affreux que de coutume. Tout y était sens dessus dessous. Imprudemment laissée sur la table, la soupe préparée pour le soir était renversée et coulait dans un des lits. Tous les souliers de la famille nageaient dans le baquet d'eau, en guise de bateaux ; de plus, les enfants s'étaient noircis comme des ramoneurs en s'attelant aux marmites, carrosses imaginaires dont ils se croyaient les chevaux. Ursule observa un instant l'air stupéfait de Marie.

— Et vous croyez que ces gredins ne méritent pas d'être roués de coups ? reprit-elle en recommençant à frapper les enfants qui crièrent de plus belle.

— Oui, ce sont de petits sots, et vous avez raison de les gronder, dit Marie de sa douce voix, en s'emparant des mains d'Ursule. Mais le mal est fait et nous allons tâcher de le réparer.

— Qu'est-ce que vous voulez que je mange, maintenant que mon écuelle est vide ?

— Vous allez faire une autre soupe avec la farine et le beurre que je vois encore dans l'armoire. Pendant ce temps, je rangerai cette chambre où l'on ne peut plus se retourner. Mettez-vous vite dans ce petit coin, vilains enfants, pour que vous ne vous trouviez pas sous mes pieds; et maintenant, soyez sages.

Marie remit chaque chose à sa place, balaya la chambre et lava les enfants, opération à laquelle ils n'étaient pas soumis bien souvent. Heureux de la douceur avec laquelle ces soins leur étaient donnés, les pauvres petits se pressaient affectueusement autour de leur jeune amie.

— Marie, il fait bon quand tu es ici, lui disait l'aîné.

— Tu devrais toujours rester, ajoutait Louise.

Enfin Ursule parut, une soupière fumante à la main, menaçant les enfants de ne rien leur donner et de les mettre au lit sans souper. Mais ils allèrent à elle en demandant pardon, et en les voyant si propres et si frais, à la fois sur-

prise et charmée, Ursule sourit et consentit à pardonner. Marie s'empressa d'aller chercher les assiettes dans lesquelles elle servit de bonnes portions. Dès que les enfants eurent soupé, on les coucha et ils s'endormirent, la petite Louise en tenant ses mains sur sa tête, tant elle craignait de perdre le beau bonnet qu'elle venait de recevoir.

Ursule avait fini l'œuvre de la journée. Elle se jeta avec affaissement sur une chaise, en gémissant du mal que lui donnaient les enfants.

— Je vous l'ai déjà répété bien des fois, dit la jeune fille ; vous auriez beaucoup moins de peine si vous les envoyiez à l'école.

— Ils ne veulent pas y aller. Dès que je leur en parle, ils se mettent à hurler comme si on les étranglait. Que voulez-vous que je fasse? Je ne peux cependant pas les assommer.

— Non, sans doute; mais vous les faites souvent pleurer sans avoir une si bonne raison pour excuse. S'ils vous voient bien décidée, ils

se soumettront, et pendant qu'ils s'instruiront, ils ne pourront ni déchirer leurs habits, ni tout mettre ici sens dessus dessous, comme aujourd'hui.

— On verra un peu plus tard, dit Ursule. En attendant, ces garnements ont eu de la chance que vous soyiez venue ce soir ; sans vous, ils auraient passé un mauvais quart d'heure.

Tout en se félicitant d'être arrivée si à propos, Marie prit son dé et son aiguille et passa en revue les habits des petits dormeurs, faisant des reprises, mettant des agrafes, recousant les boutons. Il y avait plaisir à voir agir ses mains adroites et diligentes ; aussi Ursule, qui n'aurait pas su poser une pièce, la regardait-elle avec admiration. Son inspection terminée, Marie prit pour le plier le linge qui avait été lavé la semaine précédente, et qui était resté en paquet sur une chaise, ayant soin de séparer celui qui était en mauvais état, afin de le raccommoder peu à peu dans ses prochaines visites. Ursule, à laquelle on ne pouvait rendre

un plus grand service, s'en montrait vivement reconnaissante.

— Voyez, Marie, disait-elle, je vous aime comme si vous étiez ma mère. Ce n'est pas pour dire, mais je me jetterais au feu pour vous.

Rentrée à la maison, Marie mit dans son panier tout ce qu'il lui fallait pour aller le lendemain chez Madame Donat. Pendant qu'elle faisait ses préparatifs, sa mère lui renouvelait ses instructions sur la manière dont une jeune ouvrière doit se conduire, lui recommandant surtout d'être polie, complaisante, prévenante ; de toujours se rappeler qu'elle avait encore beaucoup à apprendre, et de recevoir avec reconnaissance les conseils qui lui seraient donnés.

II

Marie avait peu dormi, tenue éveillée à la fois par la joie et par l'appréhension. L'heure du travail arrivée, elle se rendit toute tremblante dans le monde inconnu où elle allait se trouver seule, sans l'appui de sa mère. Quant à Susanne, toute la journée elle ne pensa qu'à sa chère enfant. Se tirait-elle d'affaire ? Son ouvrage n'était-il pas trop difficile ? N'avait-elle rien gâté ? Voilà ce que la bonne mère ne cessait de se demander. Le soir, étant rentrée la première, contre son habitude elle se mit à la fenêtre pour voir sa fille arriver de tout loin, et courut à sa rencontre dès qu'elle l'aperçut.

— Eh bien ! lui dit-elle.

— Tout est bien allé, mère, dit joyeusement Marie.

— Madame Donat a été contente ?

— Elle ne me l'a pas dit, mais je le pense, puisqu'elle m'a retenue pour chaque lundi. Voilà déjà une pratique, et j'en aurai peut-être bientôt encore une autre. Une dame qui est venue faire visite m'a demandé d'aller chez elle trois jours de cette semaine ; que je suis contente, ma bonne mère ! Je vais enfin commencer à un peu vous rendre ce que vous avez fait pour moi. Tenez, voilà ma journée. Mettons vite cette pièce dans le sac, où elle sera suivie, j'espère, par beaucoup d'autres.

Les ouvriers honnêtes et intelligents ne manquent jamais de travail ; Marie en fit l'expérience. On remarqua bientôt qu'elle était adroite, qu'elle recevait bien les observations, qu'elle ne se laissait pas distraire par ce qui se faisait autour d'elle, qu'elle ne parlait à personne de ce qu'elle avait vu ou entendu dans

les maisons où elle travaillait. Toutes ces bonnes qualités étaient appréciées. Les dames qui employaient Marie la recommandaient à leurs amies ; c'est ainsi que, peu de temps après son début, elle était retenue pour chacun des jours de la semaine. Susanne remerciait Dieu de cette prompte réussite, et ne se réjouissait pas moins de voir sa fille conserver le goût de la simplicité. En effet, Marie allait dans les maisons les plus riches sans avoir l'idée de rougir de sa robe de cotonnade. A la vérité, elle n'aurait pas voulu y souffrir la plus petite tache, et cette propreté parfaite lui donnait si bon air, qu'une dame lui en fit compliment : « Vous êtes toujours si soignée sur vous, lui dit-elle, qu'on a du plaisir à vous regarder, mon enfant. »

Dans plusieurs des familles qui l'employaient, Marie travaillait pour de jeunes demoiselles de son âge, et elle racontait à sa mère quelles belles toilettes on leur faisait.

— Il est bien heureux que les riches tien-

nent à ces jolies choses, disait Susanne ; car c'est avec cela que les ouvriers gagnent leur vie.

— Vous avez raison, mère. Aussi je ne comprends pas pourquoi on défend le luxe.

— On le défend à ceux qui se le permettent sans en avoir les moyens. Ainsi, les jeunes ouvrières sont bien coupables quand elles emploient leur gain à se parer, sans venir en aide à leur famille, sans s'amasser une petite réserve pour les mauvais moments. Mais les riches auraient tort s'ils ne dépensaient pas leur argent. C'est leur luxe qui nous donne du pain, et les ouvriers qui les accusent sont des gens sans jugement, qui ne comprennent pas leur avantage.

Marie ne tarda pas à remarquer que la fortune donne beaucoup moins de satisfaction qu'on ne se l'imagine quand on en est privé. Elle voyait des dames couvertes de dentelles et de bijoux, si tristes, si ennuyées, qu'elle, pauvre ouvrière, n'aurait pas voulu échanger

son sort contre le leur. Elle communiquait ses réflexions à sa mère.

— Je suis bien comme toi, disait Susanne, ce n'est pas ce qui brille qui rend le cœur joyeux. Gardons-nous donc de rien envier, et n'oublions pas que contentement passe richesse.

Les personnes bien élevées ont un charme dont Marie fut vivement frappée. Elle avait tant de plaisir à les voir et à les entendre qu'elle les prit pour modèle, s'appliqua à parler sans faute, à éviter tout mouvement commun, et finit par y réussir. « Cette petite couturière m'étonne, disait une dame. Elle a de si bonnes manières qu'il m'est agréable de l'avoir près de moi. »

Bien des gens s'imaginent que les dames ne travaillent pas. C'est une grande erreur; presque toutes, au contraire, s'entendent à tout et mettent la main à tout. Si les femmes d'ouvriers avaient aussi peur de perdre leur temps et savaient conduire leurs ménages avec autant d'ordre et d'économie, bien des familles qui

sont dans la misère se trouveraient dans de bonnes positions. En voyant comment on agissait chez ses pratiques, Marie était étonnée de toutes les bonnes idées qui viennent aux personnes instruites, aussi s'affligeait-elle du peu d'envie qu'ont les jeunes filles pauvres de sortir de leur ignorance. Les dames les plus riches de Taneval avaient fondé des écoles où elles allaient elles-mêmes montrer à lire, à écrire, à coudre et à raccommoder aux ouvrières de la ville, et, loin de leur demander aucune rétribution, on leur faisait de temps en temps de petits présents. Eh bien! c'est à peine si quelques-unes d'entre elles profitaient d'une si grande bonté; les autres aimaient mieux aller se promener, ou rester à la maison à ne rien faire; cependant, la plupart ne savaient ni lire ni se servir d'une aiguille. Leur indifférence désolait Marie. « Je vous en prie, disait-elle à celles qu'elle connaissait, ne restez pas ainsi comme des sauvages; tâchez d'apprendre quelque chose, puisqu'on vous en offre le

moyen. » Les paresseuses ne trouvaient rien à répondre, mais elles n'en faisaient ni plus ni moins.

Un jour, madame Donat était très-contrariée. Une affaire l'obligeait de sortir et de laisser à s'ennuyer toute seule mademoiselle Laure, sa fille, qui, ayant mal aux yeux depuis quelques jours, était forcée de rester complétement inoccupée. Justement Marie était là. Madame Donat lui demanda si elle pourrait faire une lecture.

Comme on le sait, Marie était allée régulièrement à l'école, et les livres qu'on lui prêtait à la bibliothèque populaire l'avaient encore développée. Elle lisait si bien, que, loin de trouver le temps long, mademoiselle Laure passa une après-midi très-agréable. Étonnée de tout ce que savait cette modeste ouvrière, depuis ce jour, elle lui témoigna le plus affectueux intérêt, alla travailler près d'elle, lui fit la lecture à son tour, lui prêta des livres. Cette bienveillance rendait Marie si heureuse, que, d'une se-

maine à l'autre, elle attendait avec impatience la journée qui la ramenait chez cette aimable demoiselle, et redoublait de soins pour lui prouver sa reconnaissance, quand elle lui confectionnait quelque chose.

Quoiqu'elle n'eût de libre que ses soirées, Marie allait souvent les passer chez Ursule, tant pour apporter un peu d'ordre dans son taudis que pour protéger les enfants contre la brusquerie de leur mère. Il faut d'ailleurs avouer que la pauvre femme ne rentrait jamais chez elle sans avoir à déplorer quelque dégât.

Un jour que Marie arrivait, jouissant à l'avance du plaisir que sa visite allait causer aux enfants, elle entendit depuis l'escalier la petite Louise jeter de grands cris, et courut, croyant à un malheur. C'était Ursule qui battait l'enfant sans pitié.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Marie, avec tant d'angoisse, qu'Ursule n'osa pas continuer à frapper.

— Il y a, répéta cette dernière, que cette drôlesse mérite une fameuse roulée.

— Pourquoi ?

— Pendant que les autres jouaient dans la cour, savez-vous ce qu'elle faisait ici ? Elle mettait en morceaux sa meilleure robe. Tenez, regardez.

Et la mère irritée déployait une robe à peu près neuve, dont la jupe était, en effet, coupée en plusieurs endroits.

— Elle ne peut pas nier son mauvais coup, ajouta-t-elle ; je l'ai attrappée les ciseaux à la main.

— Mais, Louise, dit Marie étonnée, dis-moi un peu quelle idée tu avais.

— L'idée de faire le mal, pas d'autre, cria Ursule. Mais je veux lui apprendre à massacrer comme ça ses habits.

Et, saisissant l'enfant d'une main, elle levait déjà l'autre, quand Marie se courba sur la petite pour la protéger.

— Attendez, s'écria-t-elle toute bouleversée.

Louise a très-mal fait ; mais, je vous en prie, laissez-moi la gronder.

Et, sans attendre de réponse, elle prit l'enfant dans ses bras, se sauva dans la cour, et interrogea la coupable.

— Je ne voulais pas gâter ma robe, répondit l'enfant en sanglotant; je tâchais de coudre comme toi.

En effet, ayant entendu dire qu'on voulait raccourcir sa robe du dimanche par un pli, Louise avait eu la malheureuse idée d'exécuter cette besogne ; mais, à sept ans, quand on n'a jamais rien appris, on n'est pas habile ouvrière ; la pauvre enfant ne tarda pas à remarquer qu'elle avait fermé la jupe comme un sac, et qu'il n'était plus possible d'y entrer. Craignant d'être grondée, Louise s'était dépêchée de découdre, et, bien souvent, sa petite main inexpérimentée avait coupé l'étoffe en enfonçant les ciseaux pour couper les points. Comme on le voit, les intentions de Louise étaient bonnes ; il fallait donc, non la punir, mais lui recomman-

der d'attendre encore deux ou trois ans pour s'occuper de ses habits. C'est ce que Marie alla représenter à Ursule qui ne comprit rien à l'explication, mais qui promit de faire grâce de la correction. Elle avait vu que la robe pouvait être réparée, et, sûre que Marie se chargerait de ce soin, elle s'était adoucie. La soirée finit donc mieux qu'elle n'avait commencé. Heureuse d'échapper à la punition dont elle s'était vue menacée, Louise témoignait sa reconnaissance à sa protectrice par ses caresses.

— Ne t'en va jamais, lui disait-elle ; couche chez nous ; je veux te faire une grande place dans le lit.

Marie éprouvait une profonde pitié pour ces pauvres enfants que, malgré son honnêteté, leur mère était incapable d'élever, aussi était-elle heureuse lorsqu'elle pouvait leur procurer quelques moments de plaisir. Jamais elle n'allait se promener le dimanche avec sa mère sans les prendre avec elle, et sans emporter un panier sur lequel les enfants arrêtaient bien sou-

vent leurs regards, sûrs qu'un moment viendrait où il en sortirait quelque chose pour eux. En effet, à l'heure de goûter, Marie les faisait asseoir, et tirait du panier du pain tout frais et des fruits qu'elle distribuait à ses petits amis, si contente de les régaler que souvent elle leur donnait tout et ne gardait rien pour elle. Ces promenades étaient de véritables fêtes pour les enfants. Les fleurs, les papillons, les bois, les oiseaux, tout les charmait. Et comme ils sautaient ! et comme ils riaient ! Aussi, quand leur amie les ramenait à la maison, ne manquaient-ils jamais de lui dire : « N'est-ce pas, Marie, tu viendras encore nous chercher dimanche prochain. »

III

Susanne avait une sœur nommée Catherine qui demeurait comme elle à Taneval, et qui était bien malheureuse. Jacques Berton, son mari, avait été longtemps soldat et avait rapporté de sa vie de garnison le goût de la boisson et l'habitude de la paresse. On avait cherché à détourner Catherine de ce mariage, mais sans y réussir. Elle se flattait de triompher des défauts de Jacques par sa douceur et son affection. — « Il me promet de se corriger, disait-elle. — Alors, attendez qu'il se soit rangé pour l'épouser, reprenaient ses amis. » Catherine n'eut pas égard à ce sage conseil et ne tarda

pas à être punie de son obstination. Une fois marié, Jacques ne fit aucun effort pour combattre ses mauvaises habitudes. Il était bon menuisier ; le bien-être aurait dû régner dans son ménage; mais il passait plus de temps au cabaret qu'à l'atelier. Dès les premières années, Catherine manquait souvent de pain. Encore la pauvre femme n'osait-elle se plaindre. Jacques avait été blessé en Afrique dans une rencontre avec les Arabes, et il était si fier d'avoir versé son sang pour la patrie, qu'à l'entendre tout lui était permis. Si Catherine se permettait de lui faire une observation, il s'emportait et souvent la frappait.

Catherine avait deux enfants qui, loin d'être pour elle une consolation, ne faisaient qu'ajouter à ses chagrins. Pierre, l'aîné, robuste garçon de vingt ans, marchait sur les traces de son père, et, pour comble de malheur, vivait en pleine révolte avec celui-ci. Clémence, la sœur de Pierre, allait coudre dans les maisons comme sa cousine; mais, sa journée finie, elle

ne songeait qu'à s'amuser. Elle aimait beaucoup la toilette, et aurait prétendu garder tout son gain pour s'acheter tout ce qui lui plaisait. Il fallait, en quelque sorte, lui arracher le peu qu'elle donnait à sa mère pour laquelle elle n'avait d'ailleurs aucun égard.

On est forcé de l'avouer, si Catherine n'avait pas de satisfaction avec ses enfants, c'était elle-même qu'elle devait tout d'abord en accuser. Elle les avait trop gâtés, elle avait trop supporté leurs défauts et ne leur avait pas assez rappelé que, bien souvent, nous devons nous oublier pour les autres. C'est ainsi qu'ils étaient devenus tellement égoïstes qu'ils ne se doutaient pas même de leurs torts.

Quoique Susanne Tivier aimât beaucoup sa sœur, elle n'allait la voir qu'avec appréhension tant elle craignait de se trouver au milieu de quelque querelle. De son côté, Marie ne se plaisait pas avec Clémence, qui, ne pouvant réussir à lui faire partager ses goûts, se moquait de ses bonnes habitudes. Catherine, au

contraire, allait souvent raconter ses chagrins à Susanne, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour rapprocher les deux cousines, espérant détacher peu à peu sa fille des sociétés qui ne lui donnaient que de mauvais conseils.

Un dimanche, après-midi, Marie et sa mère allaient sortir, quand la femme Berton et sa fille entrèrent, cette dernière vêtue d'une robe garnie de tous les côtés et coiffée d'un petit chapeau orné d'une couronne de fleurs. En entendant parler d'une promenade à la campagne, Clémence se récria et prétendit que quand on n'est libre qu'un jour sur sept, on a besoin de voir du monde.

— Où voudrais-tu aller ? demanda Marie.

— D'abord chercher Louise Lambert, et nous verrons ensuite. Viens avec moi.

— Cette Louise Lambert est une étourdie qui ne me plaît pas du tout, dit Susanne. Sans doute, elle est plus à plaindre qu'à blâmer, puisqu'elle est orpheline et n'a personne pour

lui donner des conseils, mais c'est une mauvaise société pour une jeune fille.

— Elle est gaie, elle aime à rire, dit Clémence; à dix-huit ans, cela est permis. Viens vite, Marie; Louise m'attend.

Quoique ennuyée de cette proposition, pour ne pas faire de peine à sa tante, Marie suivit sa cousine. Elles arrivèrent bientôt à la maison où Louise était femme de chambre. Ce fut elle qui vint leur ouvrir; une vive irritation se lisait sur ses traits. C'était son jour de sortie; elle était impatiente d'aller courir; et voilà que, tout à coup, la cuisinière avait été mandée par son père; et Louise devait garder la maison jusqu'au retour de sa camarade.

— Crois-tu qu'elle reviendra bientôt ? demanda Clémence.

— Elle me l'a promis, mais qui sait ? J'ai envie de planter là le domicile et de me sauver avec vous.

— C'est impossible, dit Marie; votre maîtresse serait trop mécontente.

— J'en ai bientôt assez de ma maîtresse, dit Louise avec un geste délibéré. Est-ce qu'elle ne s'avise pas de garder mes gages pour m'acheter du linge ? Comme si elle avait le droit de se mêler de mes affaires. Mais ce n'est pas moi qu'on mène comme ça. Je n'ai pas besoin de tuteur, et je vais joliment le lui signifier. Et cette cuisinière qui ne revient pas !

— Nous attendrons un moment, dit Clémence.

Les jeunes filles allèrent s'asseoir dans le jardin qui s'étendait devant la maison et d'où l'on avait vue sur la promenade la plus fréquentée de la ville. Le beau temps y avait amené beaucoup de monde. Toute l'attention de Clémence et de Louise était absorbée par les toilettes des dames qui passaient : elles trouvaient trop heureux les gens qui peuvent s'acheter de si belles choses ; à les entendre, on eût dit que le bonheur consiste à posséder les plus inutiles des futilités ; en conséquence, leur sort leur paraissait aussi triste que possible.

— Vous êtes des ingrates de vous plaindre

quand vous gagnez si facilement votre vie, leur dit Marie.

— Et toi, une imbécile de te contenter de si peu, répartit Clémence.

— Mais, dites-moi, Marie, demanda Louise, que faites-vous de votre argent ? Ce n'est pas avec vos éternelles robes de cotonnade que vous le dépensez.

— Je le donne à ma mère, pour payer ses dettes.

— Eh bien ! en voilà une d'idée ! s'écria Louise toute surprise. Est-ce que les dettes de votre mère vous regardent ? A votre place, je ne donnerais pas un sou pour cela ; je garderais tout pour moi.

— Alors je n'aurais ni conscience ni honneur.

Louise éclata de rire.

— Vous êtes bien sotte si vous vous tourmentez de ces bêtises-là, dit-elle. Pour moi, je n'ai qu'un désir, bien vivre et ne rien faire, comme les riches.

— Tous ceux que je vois travaillent autant que nous, reprit Marie ; et maman dit que ceux qui restent oisifs s'ennuient jusqu'à se trouver les plus malheureux des hommes.

— Tu feras bien de te taire si tu n'as que de pareilles sottises à nous débiter, dit Clémence en haussant les épaules.

Marie se trouvait mal à l'aise avec ces jeunes filles qui n'appréciaient aucun des biens dont elles jouissaient et n'éprouvaient que des sentiments de mécontentement et d'envie. En effet, Clémence raconta que depuis deux nuits elle ne dormait pas tant elle désirait avoir, pour la fête du village de Saint-Laurent, une robe en alpaga rose, brillant comme de la soie, qu'elle avait vu chez un marchand. Elle était d'autant plus tourmentée que le coupon contenait à peine pour deux robes, et qu'il y avait à craindre que cette belle étoffe ne fût promptement enlevée.

— Eh bien ! dit Louise, achetons-la pour nous deux. Dès ce soir, je réclame mon argent ;

si madame fait des façons, je m'adresse au commissaire de police. Nous aurons les plus jolies toilettes de la fête, et il me tarde déjà de voir nos deux robes roses voler au nez des autres quand nous valserons.

— Tu en parles à ton aise, toi qui as des économies, dit Clémence soucieuse. Moi, je n'ai pas une bonne bourse comme toi.

— Comme je regrette de ne pas avoir assez pour te prêter ! s'écria Louise. Mais achète à crédit, cela revient au même.

— L'étoffe est chère ; cela ferait une grosse dette.

— Peu importe. Si tu ne paies pas la robe pendant ta vie, tu la devras après ta mort, voilà tout. L'essentiel, c'est que tu l'aies pour la fête.

Marie allait combattre ces dangereux conseils quand deux jeunes commis s'approchèrent de la grille qui fermait le jardin. Ils connaissaient Louise, et l'on se mit à causer. Bientôt la conversation devint si bruyante, des éclats

de rire si retentissants s'y mêlaient, que les passants s'arrêtaient, et que Marie, confuse de ces manières, alla se cacher derrière un massif. Après le départ des commis, elle engagea sa cousine à retourner avec elle près de leurs mères qui les attendaient; mais Clémence, qui se trouvait bien, déclara vouloir attendre Louise.

Catherine Berton fut bien peinée en voyant sa nièce revenir seule. Elle n'eut pas le courage d'aller se promener et s'en retourna tristement à la maison, pendant que Susanne et sa fille allaient chercher les enfants d'Ursule qui, depuis longtemps, les attendaient avec impatience. Pour regagner le temps perdu, la petite troupe marchait avec tant de courage qu'elle arriva bien vite dans le bois. Les enfants prirent leur volée à travers les sentiers, se poursuivant, se cachant, se retrouvant, cherchant avant tout une belle place, bien garnie de mousse, où l'on pût commodément s'asseoir pour le goûter. Marie jouissait de leur gaîté et pensait avec raison que des fils de rois n'au-

raient pu être plus joyeux. Une douce satisfaction se peignait aussi sur les traits de la veuve. « Quel plaisir d'être ici ! disait-elle. Quelle belle journée ! Comme Dieu est bon ! » Marie était émue ; elle comparait la joie de ce cœur reconnaissant aux murmures des âmes en révolte qu'elle venait de quitter, et se disait : « Oui, Dieu est bon ; ceux qui se plaignent ne le comprennent pas. Les affections du cœur, le pain de chaque jour, et ce beau ciel, et cet air pur, voilà ses faveurs les plus précieuses, et le pauvre est appelé, comme le riche, à en jouir. »

IV

La veuve et sa fille rentrèrent à la maison, heureuses des bonnes impressions qu'elles rapportaient de leur promenade. Comme elles allaient se coucher, on frappa à leur porte. C'était Catherine qu'amenait une vive inquiétude. Jacques était revenu du cabaret dans l'état d'ivresse où il se trouvait chaque dimanche. En apprenant que ses enfants n'étaient pas encore rentrés, il s'était tellement fâché, qu'une scène était inévitable si Susanne ne parvenait pas à le calmer avant le retour de Pierre.

Susanne aurait mieux aimé rendre tout autre



service que celui-là et ne s'exposait pas volontiers à se trouver entre deux hommes ivres, irrités l'un contre l'autre ; mais elle ne pouvait refuser son aide à sa sœur. Toutes les deux sortirent aussitôt avec Marie, qui voulut accompagner sa mère pour veiller sur elle et la ramener le plus tôt possible à la maison.

Jacques avait ce qu'on appelle le vin mauvais. Dès qu'il était ivre, il cherchait chicane à tout le monde, et, ce soir-là, cette disposition était encore excitée par une cause particulière. Le cabaretier lui avait demandé de l'argent et lui avait montré sa note dont le montant l'avait effrayé. Payer une pareille somme lui était à jamais impossible, il le sentait, et il prévoyait toutes les tracasseries qui l'attendaient; aussi était-il rentré indigné contre ses enfants, desquels il savait n'avoir aucun secours à attendre. Il parcourait la chambre en jurant quand les femmes entrèrent, et ne fit aucune attention aux paroles que Susanne essaya de lui adresser.

— Vous n'êtes guère gentil ce soir, Jacques,

lui dit-elle gaîment en lui prenant le bras. Allons, venez vous asseoir près de nous, et contez-nous ce que vous savez de neuf.

— Ce que je sais? C'est que j'ai deux enfants qui ne valent rien ; voilà ce que je sais, dit Jacques en frappant un coup de poing sur la table. Comment ! ne pas être rentrés à l'heure qu'il est ! Courir la ville comme des vagabonds! Est-ce une conduite ? Une mère honnête doit-elle permettre cela ?

— C'est aujourd'hui dimanche, et la jeunesse est la jeunesse, reprit Susanne. Vous verrez, demain, comment ils vont se lever pour aller au travail.

— Qu'est-ce que cela me fait, qu'ils travaillent? Ces brigands m'ont-ils jamais donné un sou? Moi qui ai versé mon sang pour mon pays, ne faut-il pas que je m'échine encore du matin au soir ? Et je n'ai plus rien à dire ici ; on m'insulte, moi, vieux soldat qui ai toujours été respecté par mes chefs. Mais quand une mère pousse ses enfants au vice, il ne faut

pas s'étonner s'ils deviennent des bandits.

— La raison viendra ; il ne faut qu'un peu de patience. D'ailleurs, vous le savez, Jacques, les bons parents pardonnent toujours.

— Non, mille tonnerres, je ne pardonnerai pas, s'écria Jacques en frappant un second coup de poing si violent que les trois femmes en tressaillirent. Qu'ils viennent, les gueux ; ils verront comme ils seront reçus.

Susanne se tut, voyant que, loin de calmer son beau-frère, elle ne faisait que l'irriter davantage. Impatient d'exécuter sa menace, Jacques se mit à la fenêtre pour voir arriver les coupables. Pierre et sa sœur venaient d'entrer dans le corridor. Trompés par le silence qui s'était un instant établi, ils crurent arriver les premiers et entrèrent joyeusement dans la chambre. En voyant son père, Clémence alla se cacher derrière sa tante ; Pierre, au contraire, le regard brillant et la casquette sur l'oreille, s'avança aussi hardiment que ses jambes chancelantes le lui permettaient.

— Bonsoir, la compagnie, dit-il d'une voix avinée, en faisant le salut militaire.

— D'où viens-tu? lui demanda Jacques d'un ton terrible.

— Du cabaret, comme vous.

— On t'a payé hier. Où est ton argent?

— Je l'ai bu, comme vous.

— Avale cela avec, reprit Jacques en donnant au jeune homme un soufflet qui retentit. Pierre riposta par une parole grossière à laquelle son père répondit sur le même ton. Pendant près d'une heure, ces deux hommes s'adressèrent les reproches les plus affreux, malgré tout ce que Susanne et Catherine disaient à Pierre pour l'amener à sortir ou à se taire. A la fin, exaspéré de l'insolence de son fils, Jacques se jeta sur lui, le renversa, le retint immobile avec son genou, et lui serra le cou avec tant de force que Pierre commençait à râler. Sa mère et sa tante faisaient de vains efforts pour le secourir, quand, attirés par les cris des jeunes filles, les voisins accoururent.

Après une longue lutte, ils finirent par dégager Pierre des rudes mains qui l'étreignaient et l'emmenèrent chez eux, tandis que Clémence se réfugiait chez une des locataires de la maison. Furieux de voir son fils échapper à sa colère, Jacques voulait tout briser. Catherine l'en empêcha, mais elle ne sauva son ménage qu'en s'exposant elle-même aux coups du misérable qui, en ce moment, n'avait plus aucun sentiment humain. Enfin il succomba à la fatigue, se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit. Minuit venait de sonner.

Rassurée sur le compte de Catherine pour le reste de la nuit, Susanne et sa fille s'en retournèrent, mais bouleversées et navrées de ce qui venait de se passer. Il leur fut impossible de dormir, et le jour les surprit s'entretenant encore de la malheureuse famille qu'elles venaient de voir si cruellement troublée. Jamais Susanne n'avait aussi vivement compris le malheur de sa sœur, aussi priait-elle Dieu de venir en aide à la pauvre Catherine, en rame-

nant à lui les cœurs que l'oubli de sa loi rendait si misérables et si mauvais.

Pourra-t-on le croire? La première pensée de Clémence en s'éveillant fut pour la robe rose. Louise avait-elle demandé son argent ? Achèterait-elle la merveilleuse étoffe ? Voilà ce que Clémence était impatiente de savoir. C'était à peine si elle se rappelait la scène de la veille. Cependant, en voyant sa mère pâle, affaissée, meurtrie de coups, son cœur s'émut; elle serra la malheureuse femme dans ses bras, et lui promit de faire tous ses efforts pour adoucir ses peines. En effet, en quittant la maison, elle était animée des meilleures intentions. Malheureusement elle rencontra Louise qui, de tout loin, lui montrait un paquet.

— Voici la robe, dit celle-ci en se rapprochant. Jamais je n'ai rien vu d'aussi beau; je serai mise comme une princesse. Maintenant, dépêche-toi d'aller chercher le reste de l'étoffe, sans quoi on pourrait bien te la souffler.

Cet avertissement jeta Clémence dans un

grand trouble, et, toute la journée, elle fut en lutte avec elle-même. Ses parents étaient en retard pour le loyer; le propriétaire faisait des menaces. Clémence sentait qu'en consacrant son gain à payer l'arriéré, elle ôterait une grande inquiétude à sa mère, et elle prenait un instant cette bonne résolution. Puis, l'instant d'après, elle voyait Louise admirée de tout le monde avec sa belle robe, tandis qu'elle-même serait obligée de retourner à la fête avec son costume de l'année précédente, et sa vanité protestait contre cette humiliation. Clémence finit par céder à la tentation; le soir, avant de rentrer à la maison, elle alla acheter la robe.

Cette première faute en entraîna immédiatement une seconde. Le marchand ne voulait pas donner l'étoffe à crédit; pour l'y décider, Clémence assura, ce qui n'était pas vrai, que ses bonnes pratiques la payaient par mois, et que, dans peu de jours, elle recevrait de quoi solder sa note. Grâce à ce mensonge, elle obtint l'objet de sa convoitise; mais, tout en rentrant à la

maison, elle cacha son paquet au fond d'une armoire, n'osant avouer une emplette qui lui eût valu des reproches bien mérités.

Cependant la fête de Saint-Laurent approchait. Si Clémence voulait avoir sa robe, il fallait qu'elle montrât enfin l'alpaga à sa mère. Un nouveau mensonge la tira d'embarras. Elle prétendit avoir obtenu l'étoffe à moitié prix d'une personne qui, pour cause de deuil, n'avait pu l'employer. Si Catherine avait compris le véritable intérêt de sa fille, elle lui aurait défendu de porter un costume qui convenait si peu à leur position. Malheureusement l'imprudente mère n'avait jamais usé de cette fermeté salutaire. Elle désapprouva l'acquisition, mais faiblement, n'ayant pas le courage de troubler la joie de Clémence par des reproches. Seulement, comme elle savait ne pas trouver la même indulgence chez son mari, il fut convenu qu'on ne dirait rien de l'emplette à Jacques, qu'on ne parlerait pas même de la fête en sa présence, afin qu'il n'eût pas l'idée de défendre à sa fille d'y aller.

V

La fête de Saint-Laurent est renommée dans le pays depuis les temps les plus anciens; on voit des gens de tous les âges y accourir de plusieurs lieues à la ronde. Clémence s'y était si bien amusée l'année précédente, qu'elle ne pouvait attendre le moment d'y retourner. Enfin ce jour si impatiemment appelé arriva; le temps était magnifique. Dès son lever, Clémence interrogeait la pendule et se demandait parfois si les aiguilles ne restaient pas immobiles, tant les heures lui semblaient lentes à s'écouler. Elle aurait aimé à s'habiller dès le matin. A son grand regret, elle était obligée

d'attendre le départ de son père qui, chaque dimanche, quittait la maison lorsqu'il avait diné. Elle voulait ensuite aller chercher Louise, puis prendre en passant une autre amie dont la mère avait promis d'accompagner la petite troupe.

La première partie de ce projet s'exécuta sans obstacle. Comme le nom de Saint-Laurent n'avait pas été prononcé, Jacques n'eut aucun soupçon et sortit comme d'habitude. Aussitôt, la robe fut tirée de l'armoire, et elle était si belle, elle allait si bien que, tout en déclarant la trouver trop élégante pour une ouvrière, l'imprudente Catherine était presque aussi ravie que sa fille. Clémence était prête et allait partir lorsqu'elle entendit quelqu'un dans l'escalier. « Voici Louise, » s'écria-t-elle en courant ouvrir la porte. Mais elle s'arrêta consternée. C'était son père qui, stupéfait de son côté, la regarda un instant en silence. Voici la cause de ce retour imprévu.

Jacques avait été accosté dans la rue par le

propriétaire qui, irrité de ne rien recevoir malgré des promesses vingt fois répétées, lui avait juré de lui faire vendre son mobilier sur la place publique si, le soir de cette même journée, on ne lui apportait pas la moitié de ce qui lui était dû. Jacques avait compris que la menace serait exécutée, et, très-inquiet, il venait faire connaître le danger à sa femme, espérant qu'elle y trouverait remède en empruntant chez quelque amie.

A la vue de Clémence, il devina tout ce qu'on avait cherché à lui cacher, et, dans l'inquiétude où il se trouvait, la légèreté de sa fille l'irrita doublement.

— Qu'est-ce que je vois ? demanda-t-il avec colère. Qu'est-ce que cette mascarade ?

Clémence baissa la tête et ne répondit rien.

— Je te demande où tu as pris cette robe, reprit-il en la secouant rudement.

— Je l'ai achetée, répondit Clémence.

— Ah ! tu l'as achetée. Je vois maintenant où passe mon argent. Ce que je gagne à la

sueur de mon front, on le gaspille pour des guenilles, et on n'a plus rien pour le loyer; et moi, vieux soldat qui ai versé mon sang pour la France, je suis publiquement insulté, et bientôt, peut-être, je me verrai honteusement chassé d'ici sans savoir où trouver un gîte. Ah! tu voulais aller danser, fille sans honneur! Eh bien! je te défends d'aller à la fête; et si, malgré cela, tu osais t'y rendre, tu n'as plus besoin de te présenter ici, car c'est par la fenêtre que je t'en ferais déguerpir. Maintenant, va ôter ces nippes, et promptement, ou c'est moi qui ferai la besogne.

Effrayée pour sa robe, Clémence alla se cacher dans sa chambre, mais sans avoir le courage de se déshabiller, et pensant que, grâce à quelque circonstance imprévue, elle pourrait peut-être encore aller à Saint-Laurent.

Jacques avait une trop bonne occasion de s'en prendre à sa femme pour ne pas en profiter. Il l'accusa, et avec justice, de mener leur fille à la perdition; puis, après l'avoir rude-

ment grondée; il lui fit connaître la menace du propriétaire. Catherine en fut d'autant plus bouleversée qu'elle ne savait à qui demander secours, le nom de Berton n'inspirant plus aucune confiance depuis longtemps. Elle se décida à aller implorer l'aide de Susanne, mais non sans embarras, car sa sœur lui avait déjà fait maints petits prêts et elle n'avait encore rien pu lui rendre.

La veuve avait payé une dette la veille et ne s'était pas gardé un sou ; mais elle indiqua à Catherine un moyen de se tirer de détresse. Il fallait que Jacques priât son patron de le cautionner, en s'engageant de son côté à abandonner chaque semaine une partie de son gain pour le loyer. Catherine reconnaissait l'efficacité de cette mesure, cependant elle n'osait la proposer à son mari; elle pria donc sa sœur d'engager Jacques à y recourir. Elle demanda aussi à sa nièce de se rendre près de Clémence pour la consoler de son mécompte; et, cette fois encore, Susanne et sa fille pensèrent ne

pouvoir refuser le service qui leur était demandé.

En entendant le conseil de Susanne, Jacques bondit de colère. C'était se mettre la chaîne au cou, et un vieux soldat, qui avait versé son sang pour la patrie, ne pouvait se soumettre à cette humiliation. Mais la nécessité était là, il n'y avait pas moyen d'y échapper. Après avoir longtemps juré qu'il n'en ferait rien, Jacques annonça qu'il allait parler à son patron.

Dès qu'il fut sorti, Clémence entra, pleurant à sanglots, se trouvant la plus malheureuse des créatures et ne voulant recevoir aucune consolation. Impatiente de ne pas la voir venir, Louise Lambert survint en ce moment ; on lui exposa la situation.

— Comme les vieilles gens sont ridicules ! s'écria-t-elle. Que Clémence danse ou qu'elle ne danse pas, qu'est-ce que cela fait au loyer ?

— Cela fait, répondit Susanne mécontente, qu'une brave fille ne va pas s'amuser quand ses parents sont dans la peine; voilà ce que cela fait.

Louise haussa les épaules comme pour dire : Quelle absurdité! Puis elle réfléchit un instant et reprit :

— M. Berton a défendu à Clémence d'aller à la fête, mais pas de se promener autre part. Nous pouvons donc faire un petit tour.

Susanne n'était pas de cet avis. Si Jacques rentrait, l'absence de sa fille lui causerait un mécontentement dont Catherine serait victime. Dans l'inquiétude où il se trouvait, il fallait éviter tout ce qui pouvait l'irriter. Mais Clémence ne se rendit pas à ces sages raisons; la proposition de son amie lui avait inspiré un vague espoir. Elle soutint que son père ne rentrerait que pour le souper; qu'elle avait déjà un assez grand chagrin sans qu'on lui défendît encore d'aller se distraire. Catherine, qui souffrait des regrets de sa fille, finit par permettre la promenade, mais à condition qu'on rentrerait de bonne heure. Cependant, se défiant de Louise, elle prit Marie à part et la pria d'accompagner sa cousine pour la ramener au temps voulu si

celle-ci venait à s'oublier. Marie chercha vainement à se dispenser de cette commission difficile. Sa tante la força de céder par ses instances.

— De quel côté allons-nous ? se hâta de demander Marie quand on fut dans la rue.

— Rassurez-vous, ma brebis, répondit Louise en faisant un signe à Clémence, nous ne voulons pas vous mener perdre. Saint-Laurent est à droite ; eh bien ! nous irons à gauche. Vous pouvez donc nous suivre en toute sûreté.

En effet, Louise qui dirigeait la marche, sortit de la ville du côté opposé à celui par lequel on allait à la fête. Elle suivit un instant la route, puis entra dans le bois qui la bordait. Jamais Marie n'était venue dans ce bois, et on changeait si souvent de sentier, qu'il lui était impossible de se rendre compte de la direction dans laquelle on s'avançait. D'ailleurs elle avait peine à suivre ses compagnes qui semblaient moins se promener que se précipiter vers un but déterminé. Marie leur en

fit l'observation et les pria de ralentir le pas.

— C'est impossible, dit Louise; nos pieds qui s'attendaient à danser nous entraînent malgré nous.

Et les deux jeunes filles se mirent à glisser sur le sentier en chantant un galop. On aurait dit qu'elles volaient. Marie était forcée de courir pour ne pas rester en arrière; elle était si mécontente qu'elle se promettait de ne plus jamais sortir avec Louise Lambert. Tout à coup, elle entendit dans le lointain une musique dont les sons devenaient plus distincts à mesure qu'on avançait.

— Qu'est-ce qu'on entend? demanda-t-ellle.

— C'est sans doute la musique du bal qu'on donne chaque dimanche à l'entrée de la ville, répondit Louise.

— Au moins vous n'y entrerez pas? reprit Marie qui commençait à s'inquiéter.

— Soyez tranquille. Nous boucherons nos oreilles pour ne pas nous écarter du droit chemin.

Cependant la musique devenait toujours plus bruyante, et la lumière, qui pénétrait de plus en plus vive à travers le feuillage, annonçait la limite du bois. Quand Marie en sortit, elle resta consternée. Elle était à Saint-Laurent; la foule s'agitait devant elle; à vingt pas se trouvait la vaste estrade élevée pour les danseurs.

— En voilà une de farce! dit Louise en feignant l'étonnement. Il paraît que j'ai pris un chemin pour un autre.

— Vous nous avez trompées, s'écria Marie indignée, car vous saviez très-bien où vous nous conduisiez. Clémence, ajouta-t-elle en prenant la main de sa cousine, nous ne pouvons pas rester un seul instant ici. Il faut que nous nous en allions sur le champ.

— Laisse-moi au moins un moment pour me reposer, dit Clémence qui ne partageait ni la surprise ni le mécontentement de sa cousine.

— Tu te reposeras hors du village, reprit Marie. Il faut que nous puissions dire que, si on nous a amenées ici par mauvaise foi, nous

n'avons cependant pas manqué à notre promesse.

Clémence allait répondre qu'elle n'avait rien promis, quand les jeunes commis dont on a déjà parlé aperçurent les deux amies. Depuis longtemps ils les attendaient; ils vinrent les engager à danser. Toutes les deux acceptèrent et, bientôt après, les deux robes roses tourbillonnaient sur l'estrade, excitant à la fois l'admiration, la jalousie et les critiques les plus malveillantes.

Dans son indignation, Marie fit quelques pas pour s'en retourner à la maison; puis elle s'arrêta. Comment abandonner Clémence qu'on avait en quelque sorte confiée à sa garde ? Ne fallait-il pas rester près d'elle pour lui rappeler l'heure du retour ? Cette réflexion décida Marie à attendre, quelque désolée qu'elle fût de s'y voir forcée.

Des planches clouées autour de l'estrade formaient une barrière à hauteur d'appui contre laquelle les curieux se pressaient en rang ser-

rés. Marie alla se placer derrière des villageoises d'un âge mûr qui regardaient danser. Quant à elle, elle ne voyait et n'entendait rien. Elle ne pensait qu'à la déloyauté de Louise et ne pouvait comprendre que Clémence eût le cœur de s'amuser quand ses parents étaient menacés d'une si grande honte.

Après une attente qui lui avait paru interminable, le moment où il fallait retourner à Taneval arriva. Marie pria une des villageoises d'appeler Clémence qui dansait justement de ce côté. Celle-ci s'approcha.

— Je t'en supplie, viens-t'en, lui dit sa cousine. Nous n'avons pas une minute à perdre pour arriver avant l'heure où ton père rentre. Pense à ta pauvre mère.

— Comme le temps a passé vite ! Quel dommage de s'en aller ! s'écria Clémence. Mais tu as raison ; il faut partir. Je vais appeler Louise.

Sur un signe qui lui fut adressé, celle-ci arriva. Elle ne laissa pas Clémence achever.

— Es-tu folle de songer à t'en retourner ?

s'écria-t-elle. Nous volerions comme des hirondelles que nous n'arriverions pas à temps et nous ne pouvons pas esquiver le sermon. En attendant, nous sommes bien, tenons-nous ici.

Louise se remit à valser. Entraînée par son cavalier, Clémence en fit autant; les deux robes roses recommencèrent à tourbillonner sur l'estrade. En passant près de sa cousine, Clémence lui cria : « Moi, je reste. Va-t-en si tu veux. »

Marie n'avait plus rien à attendre. Le jour baissait ; il fallait partir, et le plus vite possible, si elle voulait arriver à la maison avant la nuit. Cependant, en voyant la cohue que, toute seule, il fallait traverser, elle eut peur et hésita ; mais elle pensa à sa mère et se mit en marche. Elle avait à peine fait trente pas qu'un homme ivre la saisit par le bras et l'invita à entrer au cabaret avec lui. Marie trouva dans sa frayeur la force de le repousser et d'échapper à sa poursuite; mais elle était tellement tremblante que ses jambes la soutenaient à peine.

Elle espérait qu'une fois hors du village elle serait seule sur la route et n'aurait plus rien à redouter. C'était une erreur. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, le chemin était couvert de promeneurs qui venaient à la fête et au milieu desquels il fallait passer. Marie s'efforça de prendre courage; mais, à peine venait-elle de laisser derrière elle les dernières maisons, que trois jeunes gens étendirent les bras pour lui barrer le passage.

— Eh! belle enfant, dit l'un deux, ce n'est pas de ce côté qu'il faut aller.

— Vous êtes notre prisonnière, dit un autre; nous ne vous lâchons pas de la soirée.

Une femme qui passait avec son mari regardait cette scène en riant. A moitié morte de frayeur, Marie courut à elle en criant: « Secourez-moi. » Elle ne pouvait mieux rencontrer, car la personne qu'elle implorait était Marguerite Duclos, une journalière qui était souvent employée aux lessives avec Susanne.

— Tiens, dit Marguerite toute surprise, c'est

Marie Tivier ! Ah ! bien, par exemple, ce n'est pas vous, Marie, que je m'attendais à trouver à la fête. Et toute seule, encore! Par quel hasard êtes-vous ici ?

Rassurée en voyant les jeunes gens poursuivre leur route, Marie raconta comment Louise Lambert l'avait trompée.

— Ah ! oui, dit le mari ; elle a tourné par le bois. Je connais ce chemin ; il tombe droit au milieu du village.

— Vous ne pouvez pas vous en aller toute seule, ma fille, reprit Marguerite ; vous voyez ce qui vient de vous arriver. Nous ne voulons pas rester tard ; retournez avec nous et nous vous ramènerons.

Marie priait qu'on cherchât quelqu'un pour la reconduire tout de suite, prête à payer tout ce qu'il faudrait pour vite aller rassurer sa mère. On lui objecta qu'on ne connaissait personne; que personne, d'ailleurs, ne consentirait à quitter la fête au moment où l'on s'y amusait le mieux. Forcée de rester, Marie donna le bras

à Marguerite et la suivit; mais on avait beau s'arrêter devant les spectacles les plus divertissants; rien ne l'intéressait. Elle se représentait l'inquiétude de sa mère et elle pleurait.

Susanne était en effet bien tourmentée. En vain Catherine, qui devinait ce qui était arrivé, cherchait-elle à la rassurer. Susanne n'admettait pas que sa fille fût allée à la fête et se persuadait qu'il lui était arrivé quelque malheur. Elle alla à sa recherche du côté où les jeunes filles s'étaient dirigées et suivit longtemps la route, interrogeant les passants, croyant sans cesse entendre des cris de détresse. La nuit augmentait encore ses alarmes; une rivière dont le murmure lointain lui arrivait, la faisait frissonner. Enfin elle se dit que Marie était peut-être rentrée par un autre chemin et revint précipitamment sur ses pas. Ne trouvant personne, elle alla frapper à toutes les maisons où les jeunes filles auraient pu s'arrêter. L'inutilité de ses démarches la désolait. Plus l'heure avançait, plus redoublait son angoisse.

Une scène de tout autre nature avait lieu chez Catherine Berton.

Moitié par orgueil, moitié par timidité, Jacques n'était pas allé chez son patron. Comme d'ordinaire, il avait passé son après-dînée au cabaret ; mais le vin n'avait pu le distraire de ses inquiétudes, et, en revenant chez lui, il éprouvait plus que jamais le besoin de déverser sa colère sur quelqu'un. Tout en arrivant, il demanda où était sa fille. On lui dit qu'elle avait été forcée de sortir. Jacques voulut alors voir la robe rose; il fut impossible de la lui montrer.

— Ah ! je comprends, s'écria-t-il ; malgré ma défense, la misérable est à la fête. Voilà comme on respecte mes ordres. Eh bien ! tiens, mère sans honneur, voilà pour la permission que tu as donnée.

Ces mots furent accompagnés d'un soufflet si violent que Catherine en fut presque renversée. Voulant appeler l'attention de son mari sur un autre sujet, la malheureuse femme lui demanda s'il était allé chez son patron.

— Non, mille tonnerres! s'écria-t-il, et je n'y irai pas, quand le diable en personne viendrait me le commander. Un vieux soldat, qui a eu l'estime de ses chefs, n'ira pas s'humilier devant un vil raboteur qui n'a jamais tenu un fusil.

— Nous sommes perdus! s'écria Catherine, en joignant les mains avec désespoir.

Ce cri, qui plaçait en quelque sorte Jacques en face de sa ruine prochaine, le jeta dans l'exaspération. Se rappelant plus vivement la menace du propriétaire: « Il veut tout me faire vendre, le brigand! s'écria-t-il. Eh bien! qu'il vienne; il verra ce qu'il trouvera. » Et saisissant les chaises l'une après l'autre, il les broya sur le plancher; foula la vaisselle sous ses pieds; mit en pièces tout ce qui se présentait sous sa main. La chambre était jonchée de débris au milieu desquels il s'agitait, furieux, attendant ses enfants pour les massacrer comme tout le reste.

Comme on le sait, Marguerite Duclos et son

mari ne se proposaient pas de rester tard à la fête. Après avoir visité ce qui excitait leur curiosité, ils se disposèrent à retourner au logis. Marie les pria de faire une tentative pour ramener Clémence qui dansait toujours. Duclos s'en chargea, et, guettant la jeune fille au passage, il la saisit par le bras.

— En voilà assez comme ça, lui dit-il. Quand on a cabriolé sept heures durant, on doit en avoir son saoûl. Il est tantôt dix heures ; vous allez venir avec nous.

Louise Lambert s'était approchée.

— Dix heures ! s'écria-t-elle ébahie. Est-ce possible ! Et Madame qui a du monde ce soir ! Eh bien ! gare à moi ; je vais en entendre ; je n'ai qu'à préparer mes oreilles.

— Et la remontrance sera bien appliquée, ma chère, reprit l'ouvrier. Si on paie une servante, ce n'est pas pour qu'elle aille danser juste au moment où l'on a besoin d'elle.

On se mit en route. Louise aurait voulu courir afin d'arriver assez tôt pour rendre encore

quelques services; mais ses compagnons n'étaient pas de cet avis. Ils revenaient tranquillement, parlant de ce qu'ils avaient vu, s'arrêtant devant les champs magnifiquement éclairés par la lune, examinant ce qu'on avait à craindre où à espérer pour la prochaine récolte. Enfin on arriva devant la maison où demeurait Louise ; on sonna. La cuisinière vint dire à travers la porte que sa maîtresse avait défendu d'ouvrir, et avait pris les clefs pour mieux s'assurer de l'exécution de ses ordres.

— Voilà un bon billet de logement, dit Louise. Que vais-je faire ?

— Viens chez nous, dit Clémence. A cette heure, mon père dort. Nous nous glisserons dans ma chambre sans faire de bruit.

Jacques ne dormait pas ; en approchant de la maison, nos promeneurs entendirent ses jurements. A la prière de Catherine, une voisine attendait sur la porte pour prévenir Clémence et lui offrir un gîte, mais elle ne pouvait recevoir Louise; les Duclos ne s'en souciaient pas

davantage. La petite troupe se rendit alors chez Susanne qui, en entendant ce bruit de pas et de voix, crut qu'on venait lui annoncer la mort de sa fille, et ouvrit, le regard égaré. Comment peindre sa joie quand Marie, non moins heureuse, lui sauta au cou en disant : « Me voici, mère, me voici ! » On lui raconta ce qui s'était passé, on lui exposa l'embarras de Louise. Quoique très irritée contre la tête folle dont la légèreté venait de lui faire passer des heures si pénibles, Susanne aurait cru commettre une grande faute en repoussant une orpheline sans asile, et elle reçut la jeune étourdie pour la nuit.

Malgré sa fatigue, Louise était trop inquiète pour dormir. Le lendemain, elle se leva de grand matin, afin d'aller s'acquitter de son travail ordinaire. Une nouvelle bonne s'en occupait déjà et lui annonça que sa maîtresse avait à lui parler. Louise se présenta et voulut s'excuser.

— C'est inutile, dit la dame, car je ne vous

garde pas à mon service. Sachant que vous êtes seule au monde, je vous portais un vif intérêt, et j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour que vous vous trouviez chez moi comme dans une nouvelle famille. Au lieu d'être touchée de ma bonté, vous n'avez écouté que vos mauvais sentiments, et je ne veux pas soutenir plus longtemps une lutte inutile. Voilà ce que je vous dois. J'y ajoute le gage d'un mois pour vous mettre à même d'attendre un nouveau service. Je désire que la leçon vous profite, car, si vous continuez à suivre la voie où vous marchez, vous vous en repentirez cruellement un jour.

Louise resta un moment abasourdie ; elle ne s'attendait pas à être renvoyée ; mais elle en eut bientôt pris son parti. Elle avait, à Lyon, une cousine qui travaillait en chambre et qui l'engageait à aller demeurer avec elle. Louise se décida à profiter de cette offre et à partir le jour même. Elle fit sa malle, alla dire adieu à Susanne et à Clémence, et quitta son pays na-

tal sans regret, ne pensant qu'à la liberté dont elle allait enfin jouir.

Le matin de cette même journée, Jacques fut bien confus lorsqu'en s'éveillant, il vit dans quel état il avait mis son ménage. Il comprit en rougissant combien il avait empiré le mal en s'abandonnant à sa fureur, puisque, dans ce moment où il était si gêné, il serait forcé de racheter ce qu'il avait détruit. A son regret se joignit bientôt une vive inquiétude. Il ne voyait pas sa femme et ne l'entendait pas dans la cuisine. L'avait-elle quitté ? Voulait-elle enfin se soustraire à ses mauvais traitements ? Alors, qu'allait-il devenir ? Pour la première fois, Jacques reconnaissait ses torts et éprouvait des remords.

Enfin Catherine revint, et lui fit connaître la cause de son absence. Elle était allée chez le propriétaire qui, après une longue résistance, lui avait accordé de nouveaux délais, mais à condition que, chaque semaine, il toucherait la moitié du gain de Jacques et de Pierre jusqu'à

l'entier paiement du loyer. Jacques s'emporta contre l'assassin qui voulait le faire mourir de faim, mais il fut obligé de se soumettre, et il se rendit à l'atelier, l'oreille basse, n'ayant plus qu'une crainte, c'est que ses camarades ne vinssent à apprendre à quel arrangement humiliant il avait été forcé de consentir.

VI

Toute jeune fille qui tient à être estimée ne doit fréquenter que des personnes dignes d'estime. La voit-on avec des gens qui méritent le blâme ? aussitôt sa réputation commence à en souffrir. Marie en fit l'expérience.

Louise Lambert n'avait pas encore quitté Taneval que déjà on racontait dans toute la ville ce qui lui était arrivé au retour de la fête. Madame Donat apprit ces détails par sa bonne au moment où Marie allait venir travailler chez elle, et la jeune ouvrière était à peine assise que, la regardant d'un air sévère, madame Donat lui dit :

— Je viens d'apprendre des choses dont je

suis bien surprise. D'abord, je ne puis comprendre que votre mère vous permette d'avoir Louise Lambert pour amie. Mais, ce qui m'étonne encore plus, c'est l'heure à laquelle vous êtes rentrée à la maison. Une jeune fille qui se respecte ne reste pas à une fête de village jusqu'au milieu de la nuit.

Marie essaya de se justifier en racontant ce qui s'était passé; madame Donat ne voulut rien en croire. Elle soutint qu'il était impossible d'arriver à Saint-Laurent sans s'en douter, et reprocha à la jeune fille d'aggraver sa première faute par un mensonge.

— Vous êtes sur une pente dangereuse, ajouta-t-elle; et si vous tenez à être encore employée dans des maisons honorables, craignez de retomber dans les torts que je vous reproche aujourd'hui.

Marie était désolée de se voir si injustement accusée, et tremblait de perdre l'affection de mademoiselle Laure. Dès qu'elles furent seules, cette dernière la rassura.

— Je crois à tout ce que vous avez dit, Marie, dit-elle, et je suis persuadée que maman se trompe sur vos dispositions. Je ne négligerai rien, je vous le promets, pour la faire revenir de son erreur; mais, aujourd'hui, de peur de la contrarier, je ne viendrai pas travailler près de vous. Je le regrette, ma pauvre Marie, car c'est justement dans ce moment qu'il faudrait vous montrer qu'on vous aime pour vous consoler de votre chagrin.

Marie se garda de parler des reproches de madame Donat à sa mère, qui en aurait été encore plus affligée qu'elle-même; elle finit par se calmer en se disant que sa bonne conduite ferait revenir de leurs préventions les personnnes qui l'avaient jugée sur de fausses apparences.

Ce fut un beau moment dans la vie de Susanne que celui où elle revint à la maison après avoir payé sa dernière dette. Elle se sentait déchargée d'un énorme poids; ses regards se promenaient joyeusement autour de sa petite chambre.

— Ce que je vois est enfin bien à nous, disait-elle. Je n'ai plus à craindre de me voir obligée de tout vendre pour satisfaire des créanciers impatients. Combien je remercie Dieu de m'avoir conservé la santé jusqu'à ce jour! Je craignais tant de mourir en laissant des dettes!

— Je les aurais payées jusqu'au dernier sou, dit Marie. Je n'aurais pas voulu qu'on pût vous reprocher sous terre d'avoir fait perdre un centime à qui que ce soit. Maintenant, mère, à quoi allons-nous employer notre argent?

Voilà ce qui ne donnait pas de souci à Susanne. Depuis longtemps elle était impatiente de mettre quelque chose à la caisse d'épargne, ne fût-ce qu'un franc à la fois. Cependant, avant de commencer à amasser son petit pécule, elle se remonta en linge, le peu qui lui en restait ne pouvant être encore employé qu'à force de pièces et de reprises. Un jour, Marie la trouva devant l'armoire toute large ouverte.

— Qu'est-ce que vous cherchez, maman? lui demanda-t-elle.

— J'admire ces rayons qui, pendant tant d'années, sont restés vides et que je vois si bien garnis. Quel bon linge! Cela nous coûte cher, mais nous en avons pour longtemps, et c'est de l'argent bien employé. Maintenant, nous ne manquerons plus de rien.

— Si, mère. Il vous faut encore quelque chose, à vous. C'est une robe de laine noire, pour aller à l'église le dimanche. Je sais que vous la souhaitez; aussi, dès que nous aurons une vingtaine de francs en bourse, je veux l'acheter sans rien dire.

— Oh! non, ne fais pas cela, dit Susanne avec vivacité. Il y a quelque chose qui doit passer avant.

— Quoi, maman?

— Tu verras.

Ce qui devait passer avant la robe, c'était un cadeau que Susanne voulait faire à sa fille pour son jour de naissance. Marie allait avoir dix-huit ans, et depuis deux ans qu'elle travaillait sans relâche, jamais elle n'avait eu

l'idée de garder pour son compte la plus faible partie de son gain. Susanne se réjouissait de donner enfin une récompense à la laborieuse enfant, et ne cessait de se demander ce qu'il fallait lui acheter pour lui faire bien plaisir.

Le jour de naissance arriva; c'était un dimanche. Dès qu'elle fut levée, Marie se rendit à l'église pour prier Dieu de la bénir. A son retour, quelle ne fut pas sa surprise! Le déjeûner l'attendait, mais servi comme dans les grandes maisons. Une nappe bien blanche couvrait la table; les tasses étaient placées sur des assiettes; des brioches dorées mêlaient leur parfum à celui du lait et du café tout fumants. Marie n'avait jamais vu tant de luxe dans sa pauvre demeure.

— Oh ! maman, quel déjeûner ! dit-elle. On peut dire que vous le célébrez, mon jour de naissance! Comme notre table a bon air! Comme tout cela sent bon ! Aujourd'hui, vous n'avez pas épargné le café; on voit que vous avez

voulu me régaler. Que vous êtes bonne, mère! Oh! merci, merci.

— Maintenant, asseyons-nous et prenons notre café, dit Susanne en souriant avec finesse.

Les tasses étaient renversées. Marie retourna la sienne et fit une exclamation de surprise. Un beau porte-monnaie de cuir rouge, à fermoir jaune comme de l'or, était sur l'assiette. Marie le prit, l'examina, puis l'ouvrit. Elle pouvait à peine en croire ses yeux ! Une pièce de vingt francs toute neuve y était renfermée !

— Est-ce bien possible? s'écria-t-elle. Je comprends maintenant pourquoi vous n'avez pas voulu la robe. Voilà comment vous vous êtes toujours oubliée pour moi !

Marie tint sa mère longtemps embrassée sans pouvoir rien ajouter, tant son émotion était grande. Le nouveau témoignage d'affection qui venait de lui être donné la touchait tellement, qu'il lui semblait aimer plus que jamais la mère dévouée à laquelle elle devait tout. Pendant le reste de la journée, elle la suivait

pas à pas, comme, lorsqu'étant enfant, elle s'attachait à sa robe. Les jours suivants, elle ne s'en séparait qu'à regret, et hâtait le pas, le soir, impatiente de la revoir. Elle ne se trouvait bien qu'auprès de cette tendre mère, et aurait voulu ne jamais la quitter.

On peut donc se représenter l'inquiétude de Marie lorsque, la semaine suivante, Susanne rentra un soir si frissonnante, si accablée, qu'elle eut de la peine à monter l'escalier. Aussitôt Marie chauffa son lit, l'aida à se déshabiller, lui prépara une infusion. La nuit fut mauvaise, et la faiblesse ayant augmenté, on fit venir le médecin... La veuve avait une fluxion de poitrine.

Marie connaissait la gravité de cette maladie, aussi son angoisse était-elle inexprimable. Elle passait ses journées près de sa chère malade, la veillait la nuit, implorait avec ardeur le secours de Dieu, se promettait, si ses prières étaient exaucées, de prendre pour elle seule à l'avenir la charge du travail, et de procurer à

sa mère bien-aimée le repos dont elle avait si grand besoin. Mais ce doux projet, qui endormait quelques instants ses alarmes, ne devait pas se réaliser. Un matin, Marie fut effrayée de la pâleur qui s'était tout à coup répandue sur les traits de la malade.

— Souffrez-vous? lui demanda-t-elle toute tremblante.

— Non, je m'affaiblis, répondit Susanne d'une voix qu'on entendait à peine. Hier, j'espérais encore me remettre. Aujourd'hui, je sens que le bon Dieu en a décidé autrement. Que sa sainte volonté soit bénie! Il a soutenu la veuve, il n'abandonnera pas l'orpheline.

Malgré ses efforts pour se contenir, Marie laissa éclater ses sanglots. En voyant la douleur de sa fille, la mourante retrouva la force qui déjà semblait éteinte en elle.

— Console-toi, dit-elle d'une voix pleine de tendresse en pressant la main de Marie. Ce n'est que pour quelques jours que nous serons

séparées. Je vais rejoindre ton père ; bientôt tu viendras nous retrouver; en attendant, notre Père céleste veillera sur toi. Reste digne de son amour en lui donnant ton cœur, et tu le trouveras quand tu imploreras son appui.

— Toujours, je me rappellerai votre confiance en lui, ma tendre mère.

— Oui, reprit Susanne en élevant au ciel ses yeux éteints, c'est ma foi qui m'a donné la force de supporter mes peines. Je le savais près de moi, ce Dieu de bonté, et rien ne pouvait m'effrayer. Cherche ta force en lui, il te soutiendra dans ta faiblesse. Depuis que je suis malade, j'ai bien pensé à ton avenir. Quand tu seras seule, je te conseille.....

Susanne ne put achever. L'effort qu'elle venait de faire avait épuisé ses dernières forces. Une sueur froide couvrit son front, ses yeux se fermèrent, ses lèvres restèrent immobiles. Marie frémit; cependant, entendant la malade respirer paisiblement, elle attribua cette crise à la fatigue, et espéra qu'après un moment de

repos, la voix bien-aimée se ferait encore entendre. Son espoir ne devait pas se réaliser. Bientôt elle remarqua que sa mère n'avait plus sa connaissance et qu'elle lui adressait en vain ses appels désolés. Cet état se prolongea le reste de la journée. Le soir, à l'heure où la veuve revenait d'habitude près de sa fille, son âme quittait cette terre pour s'élever dans un nouveau séjour.

Le chagrin de Marie fut profond. Elle se demandait comment elle allait vivre seule, sans la protection de sa tendre mère, sans entendre la voix chérie qui n'avait eu pour elle que des paroles d'amour. Elle contemplait avec vénération ces traits que semblait encore animer une pieuse sérénité; elle baisait avec respect les mains glacées qui avaient tant travaillé pour elle. Ce qui la désolait, c'était de n'avoir pas reçu les derniers conseils de sa mère touchant son avenir. Elle aurait désiré continuer à habiter cette chambre, si pleine pour elle de chers souvenirs. On la détourna de ce projet, préten-

dant qu'elle était trop jeune pour vivre seule; chacun lui conseilla, au contraire, d'accepter l'offre de sa tante et de Jacques qui l'engageaient pressamment à aller demeurer chez eux. Malgré la répugnance qu'elle éprouvait à entrer dans une famille aussi désunie, Marie finit par s'arrêter à ce parti, mais en annonçant l'intention de louer dans la maison une petite chambre qui était vacante, où elle trouverait le recueillement nécessaire à sa douleur, et pourrait loger son mobilier, précieux héritage qu'elle voulait conserver toute sa vie.

Le jour de l'enterrement, Marie éprouva de la reconnaissance en voyant entrer Charlotte Rive, sa marraine, qui arrivait de Mélière, petite ville où son mari était tailleur. Charlotte était de ces natures expansives qui paraissent vivement sentir les peines des autres. Elle donna tant de regrets à Susanne et témoigna tant d'amitié à l'orpheline, que celle-ci en éprouvait une grande consolation. « Prends courage, ma chère petite, disait la femme du

tailleur. Ta tante est bonne, elle sera pour toi une seconde mère. Si, cependant, tu ne te trouves pas bien chez elle, viens chez nous ; tu y seras reçue comme l'enfant chez ses parents, tu peux y compter. »

Marie aurait voulu rester jusqu'au lendemain dans cette chambre où il lui semblait sentir moins vivement son malheur. On s'y opposa; on la força, en quelque sorte, d'aller déjà pour la nuit chez sa tante. C'est le cœur déchiré qu'elle abandonna la demeure où elle avait été si heureuse, où tant de bons exemples lui avaient été donnés. D'ailleurs, elle redoutait la soirée. Il était certain qu'après l'enterrement Jacques n'était pas retourné au travail. Dans quel état rentrerait-il? Ne profanerait-il pas ce jour de douleur par une des scènes qui, trop souvent, marquaient son retour dans sa famille?

Cette crainte était fondée. En sortant du cimetière, Jacques était en effet allé au cabaret. Tout en buvant, il s'était mis à raconter qu'il prenait sa nièce chez lui, qu'il voulait lui ser-

vir de père, qu'il était prêt à partager avec elle son dernier morceau de pain. Il s'était ensuite longuement étendu sur les vertus de la défunte, sur son activité, son économie, et s'était plu à énumérer tout ce qu'elle laissait en linge et en mobilier. La cabaretière écoutait avec un intérêt évident ce dernier point du récit. Depuis longtemps, elle s'impatientait de ne rien recevoir de son vieux client, et épiait l'occasion de se faire solder sa note. Sous prétexte de consoler Jacques, elle alla lui chercher un litre de son meilleur vin, et lui versa tant à boire qu'il ne tarda pas à se sentir tout étourdi.

— Ecoutez, Jacques, dit-elle enfin, vous pouvez faire un bon marché ce soir avec nous. Votre nièce, qui va travailler en ville tous les jours de sa vie, ferait une bêtise en louant un logement quand elle peut si bien partager la chambre de votre fille. Son ménage lui est donc inutile ; d'ailleurs, il se gâterait, et, dans deux ou trois ans, tout son bibelot ne vaudrait pas cent sous. Livrez-nous ça en paiement de votre

dette, et nous n'aurons plus rien à vous réclamer.

Surpris d'une proposition aussi inattendue, Jacques arrêtait des yeux hébétés sur la cabaretière et ne savait que répondre.

— Je ne demanderais pas mieux, dit-il enfin avec une langue alourdie; mais je voudrais en causer avec ma nièce.

— Comme vous voudrez; cependant je vous engage à réfléchir. Vous nous devez une grosse somme et nous voulons être payés. Dès que vous serez quitte avec votre propriétaire, nous allons commencer à vous faire des retenues, je vous en avertis. C'est dur pour un homme qui a servi sous les drapeaux de la France, de n'être pas maître de son gain, et je voudrais vous épargner cette honte. Puisque vous voulez servir de père à votre nièce, il est bien juste qu'elle fasse aussi quelque chose pour vous; et c'est pour vous obliger, croyez-le bien, que nous prendrions ces vieilleries; car c'est avec de beaux écus que nous payons nos factures, et

l'argent nous conviendrait tout autrement que ce bazar. Aussi, je vous conseille de profiter de nos bonnes dispositions, car, si vous refusez aujourd'hui, demain, peut-être, nous ne serons plus si coulants.

— Je ne dis pas que je refuse, dit Jacques, effrayé de cette menace.

— Eh bien! décidez-vous. Il est tard, nous allons fermer. Ce serait curieux, par exemple, qu'un vieux soldat n'osât pas faire un marché sans la permission d'une enfant sans expérience.

Ces dernières paroles allèrent droit à l'amour-propre de Jacques. Il voulut prouver qu'il n'avait besoin de la permission de personne, et demanda qu'on écrivît le marché. La pièce fut aussitôt fabriquée, il la signa et reçut quittance de sa dette.

Cependant, malgré son ivresse, il n'éprouvait pas la satisfaction à laquelle il s'était attendu. Il sentait vaguement qu'il venait de faire une action malhonnête; aussi, en rentrant chez

lui, loin de songer à quereller personne, il se coucha sans rien dire, comme impatient d'oublier dans le sommeil ce qui venait de se passer.

VII

Marie ne dormit pas un instant. Toute la nuit elle pleura, appelant sa mère, s'effrayant à l'idée de vivre sans l'affection qui l'avait toujours guidée et soutenue. Elle espérait moins souffrir en se voyant entourée de ce qui avait appartenu à sa mère, et, à peine levée, elle monta au troisième pour visiter la chambre à louer. C'était ce qu'il lui fallait, et, quelque pénible qu'il lui fût de s'occuper de logement quand elle aurait voulu ne penser qu'à son chagrin, elle allait se rendre chez le propriétaire lorsqu'Ursule entra tout effarée.

— Marie, dit-elle, est-ce que vous savez que

le cabaretier de la place vous a enlevé tout votre ménage ?

— Mon ménage ! répéta Marie sans se rendre compte de ce qu'elle entendait.

— Oui. C'est la mère Duclos qui vient de me prévenir. Vous ne pouvez pas croire combien elle vous aime depuis qu'elle vous a ramenée de la fête ; aussi est-elle indignée.

— Qu'est-ce que vous me dites ? Qu'est-il arrivé ?

— Ce matin, reprit Ursule, quand Marguerite se lève, il faisait à peine jour, elle se met à la fenêtre et voit qu'on apporte vos meubles dans la rue. Elle pense que vous déménagez et se retire, le cœur gros de voir tout cela s'en aller. Un peu plus tard, elle veut savoir si vous avez fini et regarde. Qu'est-ce qu'elle aperçoit ? La cabaretière qui sort de la maison, suivie de deux femmes chargées de grandes corbeilles pleines de linge. Marguerite n'y tient plus ; elle court s'informer ; et, savez-vous ce qu'on lui dit ? que c'est votre oncle qui a vendu votre

mobilier. Ce n'est donc pas par votre ordre ?

— Il n'est pas possible que mon mari ait fait cela, dit Catherine. Il n'a pu vendre ce qui ne lui appartenait pas.

— Cependant, c'est comme je vous le dis, reprit Ursule. A votre place, Marie, je ne ferais ni un ni deux ; j'irais porter plainte chez le commissaire de police. Si vous voulez, je m'y rendrai avec vous.

— Avant de faire tant de bruit, il faut savoir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, dit Catherine qui était loin de se sentir rassurée. Je vais de ce pas visiter le logement. En attendant, ne te bouleverse pas ainsi, Marie ; dans un instant tu sauras ce qu'il en est.

— Je veux vous accompagner, ma tante, dit la jeune fille. Je suis trop tourmentée pour rester ici. Allons.

Le récit d'Ursule n'était que trop vrai : la chambre de Susanne était vide; le lit, le poêle, l'armoire avec son contenu, tout avait disparu. Quelques habits et un peu de linge restaient

seuls, en tas, dans un coin. C'était la cabaretière qui les y avait déposés, s'imaginant montrer une grande probité en ne prenant pas ce qu'elle reconnaissait être à l'usage particulier de l'orpheline.

En se voyant ainsi dépouillée de tout, Marie resta comme suffoquée. L'air lui manquait ; elle ne pouvait respirer; il semblait qu'elle allait mourir ; cela faisait mal à voir. On la conduisit à la fenêtre; on la consola; on s'agita autour d'elle. Enfin cette affreuse crise se calma. Marie put pleurer et ses sanglots la soulagèrent. Ursule s'empressa de reconduire la malheureuse enfant chez Catherine, pendant que celle-ci, plus morte que vive, se rendait près de son mari pour lui demander compte de sa conduite.

Elle ne le trouva pas à l'atelier. Il y était venu à l'heure ordinaire et en était sorti sans dire où il allait. C'est que, peu à peu, Jacques s'était rappelé les conditions du marché inique qu'il avait conclu la veille, et, effrayé du tort

que ce marché faisait à sa nièce, il avait couru pour l'annuler, espérant arriver avant qu'on eût touché à rien. Il ne trouva que le cabaretier auquel il fit connaître son désir. Celui-ci répondit qu'il était resté étranger à l'affaire; que c'était à sa femme, qui allait rentrer, qu'il fallait s'adresser. On sait où était madame la cabaretière. Lorsqu'elle revint, elle était mécontente. Quoique largement payée, elle s'était flattée de trouver bien davantage et n'était pas loin de se considérer comme volée.

— Ecoutez, bourgeoise, lui dit Jacques, j'ai réfléchi à notre arrangement. Ma nièce pourrait y trouver à redire, et je viens vous prier de me rendre le papier que je vous ai signé hier soir. Je vous ferai un mot d'écrit pour ce que je vous dois, et, je vous le jure sur le drapeau de la France, aussitôt le propriétaire payé, tout ce que je gagnerai passera ici; et cela ira rondement, vous pouvez y compter.

— Vous pouviez bien tant le vanter, le ménage de votre belle-sœur, dit la cabaretière

avec humeur. Quelques meubles vermoulus et du linge plein mon tablier! Si jamais quelqu'un a été dupe de sa bonne foi, c'est bien moi. Les frais de transport payés, il ne me restera pas pour la peine que je me suis donnée.

— Comment! s'écria Jacques en pâlissant, vous avez déjà tout enlevé?

— Qu'avais-je à attendre? Vous êtes-vous imaginé, par hasard, que j'allais payer un loyer pour garder ce vieux butin?

— Mille bombes! dit Jacques en se grattant l'oreille, comme je suis fâché que vous soyez allée si vite! Mais c'est égal, puisque vous n'êtes pas contente de ce que vous avez trouvé, vous ne refuserez pas de me le rendre. Je me charge des frais de transport. Je vais venir avec mon fils pour tout emporter.

— Vous me ferez plaisir, dit la débitante en se dirigeant vers la porte; mais je vous préviens que je ne laisserai pas sortir une allumette avant d'être payée. Je vous donne jusqu'à midi pour trouver les espèces. Passé ce

temps, nous en resterons à ce qui a été conclu.

Consterné de ce qu'il venait d'entendre et ne voyant aucun moyen de réparer sa faute, Jacques s'en retourna chez lui bien mal à l'aise. Il espérait qu'on ne savait encore rien, et comptait prévenir sa femme en secret, afin qu'elle préparât sa victime au nouveau coup qui allait encore la frapper. Il vit aussitôt qu'il s'était trompé dans son calcul.

— Mais, misérable ! lui dit Ursule dès qu'il parut, quel brigandage est-ce que vous avez fait ? Comment avez-vous pu manquer de conscience jusqu'à tout prendre à cette pauvre orpheline, et votre nièce encore ?

— C'est cette sorcière de cabaretière qui est cause de tout, répondit Jacques, toujours prompt à charger les autres de ses propres torts. J'étais si triste, hier, que je ne savais plus ce que je faisais. La gueuse en a profité pour m'estorquer ma signature, et maintenant, elle ne veut pas entendre parler de revenir sur ce qui a été fait. Tout à l'heure, elle a été bien avisée de se

sauver, car j'allais tomber sur elle pour l'assommer.

— Qu'est-ce que ça aurait servi à Marie? demanda Ursule. Ça lui aurait-il rendu son ménage? Je l'ai dit tout de suite, il faut sadresser au commissaire de police. Il n'y a que lui pour la faire valser, cette gredine-là.

Profondément humiliée pour son mari, et redoutant le scandale que l'intervention de la police allait entraîner, Catherine voulut tenter encore une démarche et se rendit près de la cabaretière; mais elle avait affaire à une âme que l'avarice avait complétement endurcie.

— Pas tant de raisons pour rien, dit cette mauvaise femme, en interrompant Catherine dès les premiers mots avec un geste d'impatience. J'ai fait le marché de bonne foi. Si votre mari est un coquin qui a disposé du bien de votre nièce, que la jeune personne aille le dénoncer. C'est au tribunal qu'il appartient de juger l'affaire.

Catherine vit qu'elle n'obtiendrait rien et re-

vint à la maison plus désolée que jamais. On ne pouvait en rester là, mais à qui demander conseil? Jacques avait un ami, nommé Joseph, qui se croyait très-fort sur les lois, parce qu'il avait été domestique chez un avocat. On le fit appeler, on lui exposa la situation. Il écoutait en silence, hochant de temps en temps la tête d'un air qui prouvait combien le cas lui semblait grave.

— Tu t'es enfilé dans un mauvais chemin, mon vieux, dit-il après avoir tout entendu. Il vaudrait mieux pour toi que le feu eût pris aux quatre coins de la maison et eût grillé jusqu'à ta dernière guenille. Vendre le bien des autres! Il n'y a rien de plus terrible que ça; car si une fois on en venait là, tu comprends, il n'y aurait plus de propriété; la société serait sens dessus dessous; ce serait le train du diable. Aussi les lois sont dures. Si ton cas était connu, cela pourrait te mener loin, bien loin; je ne te dis que ça.

— Ainsi vous ne voyez aucun moyen de nous

tirer de peine? demanda Catherine avec angoisse.

— Aucun. Si vous attaquez la cabaretière, cette effrontée répétera qu'elle était de bonne foi, qu'elle a été trompée, car les mensonges ne lui coûtent pas plus que l'eau qu'elle met dans son vin, et tout le paquet retombera sur Jacques. Croyez-moi, mes amis, ce qu'il y a de mieux, c'est d'étouffer l'affaire. Si le procureur en avait vent, il ferait une enquête, comme on dit en justice; et une fois la danse commencée, personne ne sait comment elle finirait.

— Voilà un drôle de conseil, en vérité, dit Ursule en mettant les poings sur les hanches. Ainsi, une voleuse aurait le beau petit ménage de Susanne, elle userait le bon linge que cette brave femme a gagné avec ses pauvres bras, et Marie n'oserait pas souffler mot? On ne me fera pas croire que la justice soit injuste comme ça. Voyez, Joseph, vous vous croyez un savant; eh bien! vous ne vous entendez pas plus aux lois que mon sabot.

— Et vous, répliqua Joseph offensé, vous êtes

une bavarde qui vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. Cette jeune fille serait-elle plus avancée si elle envoie son oncle aux galères?

En entendant ces mots, Jacques devint blanc comme un linge; une sueur froide couvrit son corps; il vit tout tourner autour de lui. Mais il surmonta aussitôt son émotion pour implorer la compassion de sa nièce qui tenait son sort entre ses mains. Avouant ses torts pour la première fois, il déclara n'être qu'un misérable digne du dernier châtiment. Mais il supplia Marie d'avoir égard à ses cheveux blancs, à son repentir, et de sauver son honneur et celui de sa famille. Il jura de lui rendre un jour le double de ce qu'il lui faisait perdre. En attendant, elle resterait chez lui comme l'enfant chez ses parents, sans qu'il fût question de pension, gardant pour elle tout son gain. Jacques pleurait en faisant appel à la pitié de la jeune fille; il était presque à ses genoux. De son côté, Catherine disait tout ce qu'une situation si cruelle peut inspirer à une épouse et à une mère.

Marie ne résista pas à des prières si pressantes. Elle promit de ne pas s'adresser à la justice et de ne parler à personne du tort que son oncle lui avait fait. La reconnaissance du vieux soldat fut vive; il protestait que jamais il n'oublierait un si grand bienfait; il jurait aussi que la rude leçon qu'il venait de recevoir lui profiterait, qu'il était à jamais guéri du vice qui depuis longtemps le rendait si coupable. En entendant ces promesses, Catherine, malgré son chagrin, commençait à espérer un meilleur avenir. Joseph encourageait les bonnes dispositions de son ami et prédisait à Marie qu'un jour viendrait où elle serait récompensée de sa généreuse action.

— En attendant, dit Ursule, la pauvre petite est dévalisée comme si elle sortait d'une caverne de voleurs. Cela est dur, et pour moi je ne m'en console pas. Voyez, Jacques, si vous ne tenez pas vos promesses, si vous recommencez à boire, il faut dire que vous êtes un homme de rien.

VIII

Marie ne se repentait pas de sa générosité envers son oncle. Elle savait que Dieu nous pardonnera selon que nous aurons nous-mêmes pardonné et s'efforçait de combattre tout ressentiment dans son cœur. Mais constamment elle pensait au cher petit ménage qui lui avait été si odieusement enlevé; il lui semblait avoir perdu sa mère une seconde fois et elle se trouvait profondément malheureuse.

D'ailleurs les craintes qu'elle éprouvait en venant demeurer chez sa tante n'avaient pas tardé à se réaliser. Après quelques jours de vie rangée, Jacques s'était ennuyé à la maison, il

était retourné au cabaret, ses querelles avec son fils avaient recommencé. Cette mésintelligence était si pénible à Marie, qu'aussitôt après le souper, elle quittait la chambre et allait passer sa soirée, soit chez Marguerite Duclos, soit près des enfants d'Ursule qui semblaient l'aimer encore plus depuis qu'ils la voyaient malheureuse. Leurs caresses adoucissaient son chagrin ; en travaillant pour ces pauvres abandonnés, elle oubliait son propre abandon; puis elle se rappelait plus vivement que Dieu est l'appui de ceux qui le servent, et une pieuse confiance succédait peu à peu à son découragement.

Indépendamment du peu de paix qu'elle trouvait dans la famille Berton, Marie avait encore une grave raison pour s'y déplaire. On ne lui réclamait pas de pension, mais Catherine, qui n'avait jamais le sou, lui empruntait son argent à mesure qu'elle le gagnait. Poussée par la pitié, Marie n'avait pas le courage de refuser; mais elle trouvait dur, après avoir déjà

tout perdu, de se voir encore privée du fruit de son travail. Malgré son peu de dépenses, elle ne possédait rien que sa pièce de vingt francs, aussi la portait-elle constamment dans sa poche, dans la crainte qu'on ne vînt à découvrir dans son tiroir cette modeste réserve. Il n'était pas douteux qu'on chercherait encore à s'en emparer, et elle s'était promis de garder toute sa vie ce précieux souvenir.

Clémence, en effet, aurait vivement convoité cette petite somme, car elle se trouvait dans un grand embarras. Loin de payer la robe rose comme elle s'y était engagée, elle n'avait pas encore trouvé moyen de donner un seul à-compte. A force de mensonges, elle avait obtenu des délais. Mais, doutant enfin de sa bonne foi, le marchand s'était irrité et lui avait déclaré qu'il s'adresserait à l'huissier si elle ne soldait pas sa note dans la semaine. Il employait souvent ce moyen avec les mauvais payeurs ; Clémence savait donc qu'il exécuterait sa menace; et, se rappelant les scènes

auxquelles cette malheureuse robe avait déjà donné lieu, elle n'osait penser à ce qui arriverait si son père venait à être poursuivi pour la payer. Il fallait absolument trouver l'argent dans le court délai qui lui était accordé.

Après s'être adressée à toutes ses connaissances, Clémence n'avait pas encore la moitié de la somme nécessaire. Elle savait que si sa cousine répondait du reste, le marchand accepterait la caution et prendrait encore patience; cependant, elle n'osa pas demander ce nouveau service à une personne qui s'épuisait déjà en bienfaits pour sa famille, et ne parla pas même de ses inquiétudes à Marie, rougissant de lui avouer les pénibles conséquences de sa vanité. Clémence profita du peu de temps qui lui restait pour écrire à Louise Lambert qui, d'après ce qu'elle disait de sa position, devait se trouver à même de lui venir en aide.

Les choses en étaient là, lorsque Mme Donat prit chez elle les deux cousines pour faire une toilette de bal à sa fille.

— Il faut vous distinguer, Marie, dit mademoiselle Laure. Plusieurs de mes amies ont commandé leurs robes à Paris ; moi, j'ai tenu à vous faire faire la mienne ; mais je ne voudrais pas paraître avec désavantage.

— Je redoublerai de soins si cela est possible, mademoiselle, dit Marie.

On essaya la robe dès le matin ; elle allait si bien que Mme Donat, toujours avare de louanges, ne put s'empêcher de témoigner sa satisfaction. A midi, les deux ouvrières sortirent pour aller dîner. Après son repas, Marie acheta quelques fournitures, puis, impatiente de finir la robe, elle retourna à son travail sans attendre que l'heure eût sonné. Elle cousait depuis un instant quand Mme Donat entra près d'elle, le regard irrité.

— Marie, dit-elle, qu'êtes-vous allée faire, tout à l'heure, dans ma chambre à coucher?

— Je n'y suis pas allée, madame.

— Vous ne vous en souvenez pas ; mais tâchez de vous rappeler.

— Tout en entrant, je me suis mise à mon travail et je n'ai pas quitté ma chaise.

— Alors, expliquez-moi ce qui m'arrive. Aussitôt après votre départ, on m'a apporté une somme que j'ai comptée et laissée sur mon bureau. Je venais pour la serrer quand je remarque qu'une pièce d'or a disparu. Je recompte mon argent et, en effet, il me manque vingt francs. Ma bonne est dans son village, vous seule êtes entrée dans la maison depuis qu'on m'a apporté cet argent, je ne puis donc m'adresser qu'à vous.

— Je le comprends, madame, dit Marie, les yeux pleins de larmes ; mais je puis vous assurer que je n'ai pas quitté cette chambre.

— Tu ne peux pas avoir l'idée d'accuser Marie, maman, dit mademoiselle Laure qui était survenue.

— Ce n'est pas moi qui l'accuse, ce sont les faits. Au reste, Marie, vous avez un moyen bien facile de vous justifier. Puisque vous êtes si

sûre de vous, il ne doit pas vous être désagréable de me montrer vos poches.

— Non, sans doute, dit Marie en se levant. Puis, se rappelant sa pièce, à elle, elle fit une exclamation et s'arrêta.

— Eh bien ! vous hésitez? demanda madame Donat.

— Cela va vous paraître singulier, répondit Marie, j'ai une pièce d'or dans mon porte-monnaie. Mais elle est bien à moi; c'est ma mère qui me l'a donnée pour mon jour de naissance, quelques jours avant sa mort.

— Voilà qui est étrange, en effet, reprit madame Donat. Mais il n'y a pas à s'y méprendre. La pièce qui me manque est toute neuve. C'est parce qu'elle brillait au milieu des autres que je l'avais remarquée.

— La mienne est neuve aussi, dit Marie avec accablement en présentant sa pièce que madame Donat crut reconnaître pour la sienne.

— Et vous osez nier ! s'écria cette dernière

avec indignation. Je vous prends sur le fait et vous prétendez être innocente !

— Je t'en supplie, maman, dit mademoiselle Laure, n'accable pas ainsi cette pauvre Marie.

— Eh bien ! non, je ne veux pas me montrer sans pitié. C'est peut-être la première fois que vous cédez à la tentation. Avouez-moi votre faute, et je consens à vous pardonner.

— Mais, madame, quand je n'ai rien à me reprocher, je ne puis pas dire que je suis coupable.

— Vous prétendez, n'est-ce pas, avoir reçu cette pièce de votre mère. Votre tante a-t-elle eu connaissance de ce présent ?

— Je ne lui en ai jamais rien dit ; j'ignore si ma mère lui en a parlé.

— Cela doit être, car une mère ne sait pas se taire quand elle prépare une surprise à son enfant. Pour vous prouver que je tiens à être juste, je veux immédiatement aller chez votre tante.

Pendant que madame Donat faisait cette dé-

marche, mademoiselle Laure et Marie se livraient aux perquisitions les plus minutieuses dans la chambre à coucher. Elles passaient la brosse sous tous les meubles, secouaient tous les tapis, revenaient dix fois à la même place, espérant toujours entendre rouler la pièce ou la voir briller dans quelque coin. Clémence arriva sur ces entrefaites. En apprenant de quelle accusation sa cousine était victime, elle éprouva tant de chagrin et pleura tellement, qu'elle n'eut pas le courage d'aider les jeunes filles dans leurs recherches et les regardait faire en gémissant.

Madame Donat rentra. Catherine avait entendu parler du porte-monnaie, mais elle ne savait rien de la pièce, et son ignorance sur ce point semblait une preuve décisive à la mère de Laure.

— Vous le voyez, dit-elle à la malheureuse enfant, tous mes efforts pour me convaincre de votre innocence ne servent qu'à mieux prouver votre faute. Si encore vous vouliez l'avouer,

témoigner du repentir, je pourrais me montrer compatissante. Mais ce n'est pas la première fois que vous usez de mensonge pour vous justifier, et je n'ai pas oublié par quelle fable vous cherchiez à vous excuser d'être allée à la fête de Saint-Laurent. Dès ce moment j'ai craint pour vous et malheureusement mes prévisions étaient fondées. Vous mériteriez que je fisse connaître à tout le monde ce que vous êtes; cependant je ne veux pas perdre votre avenir et je vous garderai le secret. Je vous engage à profiter de ma bonté pour rentrer dans la voie de la droiture et de la probité; mais vous ne vous étonnerez pas si cette journée est la dernière que vous passiez chez moi. Je ne veux employer que des personnes en qui je puisse avoir toute confiance. Maintenant, je vous le déclare, je croirais vous encourager dans le vice en vous abandonnant le fruit de votre vol et j'entends que vous me rendiez ma pièce.

— Elle est à moi! s'écria Marie en pressant la pièce sur son cœur. C'est ma mère qui me l'a

donnée, je n'ai plus que cela d'elle, on m'a pris tout le reste, je veux la garder, je ne puis pas m'en séparer !

— Au nom du ciel, madame, dit Clémence, si émue qu'elle pouvait à peine parler, laissez-lui sa pièce. Elle est honnête, vous le voyez bien, et vous la connaissez depuis longtemps. Ayez seulement un peu de patience. Votre argent se retrouvera, je vous le jure, et peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— J'exige ma pièce, répéta madame Donat d'un ton qui ne permettait pas de réplique.

— Marie, donnez-la moi, dit mademoiselle Laure dont le visage était inondé de larmes. Je vous la garderai ; elle ne sortira de mes mains que pour rentrer dans les vôtres. Maman, il est impossible que tu me refuses cela.

En donnant sa pièce, Marie éprouvait une douleur si violente, sa main tremblait tellement, ses sanglots étaient si déchirants, que madame Donat elle-même se sentit émue et crut reconnaître l'accent de la sincérité dans cette

affliction. Mais elle craignit d'être dupe d'une hypocrite et sortit afin de ne pas céder à son attendrissement. Mademoiselle Laure, au contraire, resta près de Marie pour la consoler, pour lui répéter qu'elle croyait à sa probité et lui conservait son estime, pour lui assurer que la pièce ne cessait pas de lui appartenir. Malgré le bien que lui faisaient ces témoignages, la jeune ouvrière ne put reprendre son travail. Ses yeux obscurcis par les larmes ne voyaient plus ; sa main n'avait plus de sûreté. Elle fut obligée de s'en aller; mais c'est avec désespoir qu'elle quitta cette maison où elle avait toujours rempli sa tâche avec tant de zèle et de laquelle elle se voyait honteusement renvoyée.

La malheureuse enfant passa l'après-midi dans les larmes. D'ailleurs, à quel parti s'arrêter ? Pouvait-elle rester à Taneval? Sa tante, qui pleurait avec elle, le lui conseillait. Madame Donat avait promis le secret; cette pratique exceptée, la position restait la même. Marie était près de céder. Bientôt elle apprit

que les choses ne se passeraient pas ainsi.

Jacques était présent quand madame Donat était venue aux informations; il avait tout entendu. Indigné des soupçons dont sa nièce était l'objet, il était allé se distraire au cabaret où, dans sa colère, il avait raconté toute l'affaire. Pierre, à qui la nouvelle avait déjà été rapportée, s'informa en rentrant de ce qui s'était passé. Jusqu'alors incertaine, Marie n'hésita plus. Elle savait avec quelle rapidité les mauvais bruits se répandent. Dès le lendemain, toute la ville connaîtrait l'accusation qui pesait sur elle, et les apparences lui étaient si défavorables, que chacun la croirait coupable. Elle se sentait déjà en butte à mille méchants propos et frémissait. D'ailleurs, aurait-elle encore du travail? Ne redouterait-on pas de l'employer? Elle était trop habituée à l'estime pour se sentir le courage de lutter contre la défiance et le mépris; il fallait partir.

Dans leur dernière rencontre, sa marraine lui avait promis de la recevoir si jamais elle

venait à quitter sa tante. C'est là que Marie se décida à chercher un refuge. N'osant déjà plus sortir, elle fit appeler la femme Duclos et Ursule pour leur raconter son malheur et leur faire ses adieux. Le lendemain, avant le jour, elle se rendit à la gare, accompagnée de sa tante et de sa cousine. Cette dernière montrait un chagrin auquel Marie ne s'était pas attendue et qui la touchait vivement.

— C'est un affreux malheur, s'écriait Clémence; je ne puis m'en consoler. Mais tu ne t'en vas pas pour longtemps, ma pauvre Marie. La pièce se retrouvera, ton innocence sera reconnue, tu reviendras près de nous, et nous te rendrons si heureuse que nous te ferons oublier tous tes chagrins.

— Que Dieu t'entende! dit Marie en la quittant pour entrer dans le wagon.

IX

En arrivant chez sa marraine, Marie la fit prier de sortir, afin de lui raconter sans témoin les circonstances malheureuses qui l'avaient forcée de quitter Taneval. Son accent était si sincère qu'il était impossible de douter de la vérité de son récit, et elle fut d'autant mieux reçue qu'on était pressé de travail et qu'une si bonne aide ne pouvait arriver plus à propos. Cependant, en personne prudente, la femme du tailleur crut devoir provisoirement garder pour elle les particularités qui venaient de lui être confiées, et présenta sa filleule à son mari comme venant lui faire visite, ainsi qu'elle

l'y avait engagée. Elle se hâta d'ajouter que Marie était habile ouvrière et ne demandait qu'à travailler.

Le tailleur Rive était un homme à l'air revêche, au regard dur. Il ne répondit pas au salut de la jeune fille, parut ne pas entendre ce que sa femme lui disait, et continua à travailler sans prononcer une parole. Cet accueil ne promettait pas une hospitalité bien cordiale; aussi, Marie, qui était déjà si triste, sentit-elle son cœur se serrer encore plus.

Le tailleur Rive habitait le rez-de-chaussée d'une maison dont il était concierge. On installa immédiatement Marie dans la petite chambre qu'elle devait habiter. Lorsque ses effets furent rangés, sa marraine lui dit de prendre son dé et ses aiguilles, et lui donna aussitôt de l'ouvrage sous prétexte de la distraire de son chagrin. Dès cette première journée, Marie se montra si bonne ouvrière que Charlotte crut pouvoir communiquer à son mari les détails qu'elle lui avait cachés le matin. Cette confi-

dence réjouit le tailleur. Puisque Marie venait implorer un asile, il n'avait ni à la payer ni à se gêner avec elle. Jamais il n'avait rencontré des conditions aussi agréables et il était homme à en faire son profit.

Comme les Rive n'avaient pas d'enfants, ils auraient pu quitter leur état et vivre du petit avoir qu'ils s'étaient amassé; mais ils dédaignaient un bien-être modeste et étaient tourmentés du désir d'être riches un jour. Pour en arriver là, ils ne pouvaient se décider à lâcher un sou. Rien ne saurait donner l'idée de leur avarice. Aucun ouvrier ne voulait rester chez eux tant ils faisaient mauvaise cuisine, et il était bon que Marie fût habituée à la frugalité pour ne pas souffrir de leur régime; encore ne lui accordaient-ils qu'à regret sa petite part de leurs maigres repas.

Marie avait une vie bien triste dans cet intérieur où l'amour de l'argent faisait taire tout bon sentiment. On sait combien elle était laborieuse; aussi ne se serait-elle pas plainte de

travailler douze heures par jour et quelquefois davantage, si on lui avait montré un peu de satisfaction. On s'en gardait dans la crainte de l'encourager par là à demander un salaire. On ne cessait, au contraire, de faire valoir le service qu'on lui rendait, comme si elle avait tout reçu sans rien donner en échange, et cette injustice lui causait beaucoup de chagrin. D'ailleurs, jamais sa journée n'était égayée par les affectueuses causeries qui rendaient si douces autrefois les heures qu'elle passait avec sa mère. Le tailleur était d'un caractère sombre. Irrité de ne pas faire fortune plus vite, il s'acharnait tellement à son travail qu'il restait des journées entières sans rien dire ; s'il venait à parler, c'était avec une rudesse qui bouleversait Marie. Elle ne pouvait s'habituer à cet homme dur, auquel n'échappait jamais un mouvement de bonté; elle avait peur de lui.

Autant le tailleur était silencieux, autant Charlotte aimait à causer ; mais c'était pour gémir constamment de la cherté de toutes

choses, de la peine qu'elle avait à faire face aux dépenses ; et ses plaintes excitaient encore l'avidité de son mari. Jamais ces cœurs ingrats n'avaient un élan de reconnaissance. Au lieu de jouir de ce qu'ils possédaient, ils ne pensaient qu'à ce qu'ils n'avaient pas. Leurs jours s'écoulaient dans le mécontentement et l'envie.

Quoiqu'il y eût dans le voisinage de très-honnêtes jeunes filles, ils n'avaient permis à Marie d'en fréquenter aucune. Ils prétendaient craindre pour elle les mauvaises connaissances ; mais ce qu'ils redoutaient, c'était qu'on l'éclairât sur le tort qu'elle se faisait en travaillant sans salaire. Toujours entre ces gens qui ne se préoccupaient que d'eux-mêmes, Marie finit par se trouver si seule, si abandonnée ; elle pensait avec tant de regrets à ceux qu'elle avait quittés, qu'elle se demandait si elle ne ferait pas bien de retourner à Taneval. Elle y était en quelque sorte décidée, quand une lettre d'Ursule la fit renoncer à ce dessein. Après avoir dit à Marie

combien les enfants la réclamaient chaque soir, Ursule ajoutait: « Madame Donat n'a encore rien découvert. On ne me parle que de cette histoire partout où je travaille, et je suis furieuse, en entendant des gens qui devraient vous connaître, soutenir que ce n'est pas votre mère qui vous avait donné la pièce d'or trouvée dans votre poche. »

Ces nouvelles, qui désolaient Marie, faisaient, au contraire, grand plaisir à la femme du tailleur, laquelle avait lu et conservé la lettre d'Ursule. « C'est fini pour toi, ma chère, disait-elle. Tu ne peux ni retourner à Taneval, ni te placer nulle part. Personne ne te prendrait sans informations, et, sachant ce qu'on dit de toi, personne ne te voudrait. Je n'ose penser à la colère de mon mari, s'il venait à apprendre pour quels motifs tu t'es sauvée ici. Mais, tu le vois, je brave tout; je t'ai promis de te garder, tu resteras chez nous. »

Loin d'être consolée par cette assurance, Marie s'effrayait de se voir condamnée à une

si triste existence. Elle tomba dans un découragement tel que, pendant plusieurs jours, elle n'avait presque plus la force de travailler. Mais elle implora le secours de Dieu, et, bientôt, elle fit des réflexions qui la fortifièrent. Pourquoi cet accablement? Rien ne l'obligeait à rester chez les Rive. N'était-elle pas d'âge à se chercher une meilleure position? Aide-toi, le ciel t'aidera, voilà ce que lui répétait souvent sa mère, et ce qu'il fallait mettre en pratique. D'ailleurs, en attendant qu'elle trouvât mieux, loin de s'affliger, elle devait se réjouir, puisqu'elle faisait chez le tailleur un apprentissage auquel elle devrait un nouveau moyen de gagner sa vie. Ces réflexions rendirent le courage à Marie. Espérant voir un jour finir ses peines, elle supportait patiemment le présent en pensant à l'avenir.

Il y avait six mois qu'elle était à Mélière, quand la propriétaire, madame Lanaudie, qui avait fait un voyage, annonça son retour. Cette nouvelle contraria vivement les Rive.

— Elle aurait bien dû rester où elle était, grommela Charlotte. Pourvu qu'elle ne s'avise pas de nous chicaner.....

Charlotte n'acheva pas la phrase, mais, son mari devinant sa pensée :

— Tu peux y compter, dit-il.

Marie comprit qu'il était question d'elle et se sentit prise d'appréhension.

Pendant le reste de la journée, la femme du tailleur parcourut la maison de la cave au grenier, afin de tout mettre en si bon état qu'il n'y eût aucun reproche à lui faire. Cette précaution ne put la garantir d'une forte réprimande. Madame Lanaudie était à peine dans la maison qu'elle descendait très-irritée chez le concierge. A l'entendre, son appartement avait été complétement négligé. On l'avait ouvert par le vent, par le soleil, par la pluie ; elle y trouvait de la poussière, des mouches, de l'humidité ; partout elle voyait matière à plaintes ; rien n'était fait selon ses désirs. Après avoir longuement énuméré ses griefs, elle arrêta ses regards sur Marie.

— Qui est cette jeune fille ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— C'est ma filleule, madame.

— Ses parents habitent Mélière ?

— Elle est orpheline, et demeure chez nous.

— Comment ? Vous l'avez prise sans ma permission ?

— Madame était absente.

— Il fallait attendre mon retour. Je m'étonne que vous ayez osé introduire une étrangère chez moi, sans mon autorisation.

— Si madame est mécontente, elle n'a qu'à donner ses ordres.

— Je vous les ferai connaître plus tard, dit madame Lanaudie, un peu adoucie par cette soumission. En attendant, rappelez-vous que je défends tout rapport entre Annette, ma bonne, et les personnes de la maison.

Cette défense, qui lui fut aussitôt signifiée, n'était pas du goût d'Annette. A la tombée de la nuit, voyant Marie aller à la fontaine, elle y courut.

— Il faut que je vienne faire votre connaissance ici, dit-elle à Marie, puisque je n'ose pas entrer chez vous. A-t-on jamais rien vu d'aussi ridicule! Défendre aux gens d'une même maison de se dire un mot!

— Je le regrette aussi, dit Marie.

— Eh bien ! entendons-nous pour nous rencontrer, tous les jours, en venant chercher de l'eau. Au moins, nous pourrons un peu causer.

— Non, reprit Marie. Il ne faut jamais faire ce qu'on craindrait d'avouer. Obéissons à votre maîtresse. Plus tard, quand elle me connaîtra, elle nous permettra peut-être de nous fréquenter.

— Ne le croyez pas; elle ne pense qu'à tyranniser les autres. Si je reste à son service, c'est que mon gage me permet d'aider mes parents; mais elle me fait la vie dure, allez. Jamais elle n'est contente; et, avec cela, d'une défiance! Toujours elle croit qu'on la vole, et ce sont des colères! Vous allez entendre les scènes qu'elle me fait.

Annette disait vrai. Il n'était pas de jour où la maison ne retentît des cris de madame Lanaudie. Elle s'emportait à propos de tout; au moment où on s'y attendait le moins, elle arrivait comme une tempête. La crainte d'être trompée était pour elle un véritable tourment. Constamment elle guettait, épiait, mettait à l'épreuve. « Si elle venait à apprendre de quoi on m'accuse, se disait Marie, peut-être me renverrait-elle d'ici, » et la pauvre enfant vivait dans une continuelle appréhension.

Marie finit pourtant par se rassurer. Son assiduité au travail, la douceur avec laquelle elle renonçait à toute distraction, son scrupule à éviter Annette, avaient bientôt frappé madame Lanaudie, qui, voyant en elle un excellent exemple pour sa bonne, en était venue à lui montrer une certaine bienveillance. Personne ne se réjouissait de ce changement comme Charlotte. — « Nous voilà sauvés, disait-elle à son mari. Nous ne serons plus tracassés de ce côté là. — Qui sait? répondait Rive toujours

inquiet. On ne peut compter sur rien dans ce monde. »

Madame Lanaudie avait fait venir de Paris une toilette pour une soirée. Au moment de s'habiller, elle trouva que sa robe exigeait une réparation. Elle fit appeler Marie, fut étonnée de son adresse, l'employa encore en diverses circonstances, et, de plus en plus satisfaite, elle parla de sa découverte à ses amies. Depuis longtemps les dames de Mélière cherchaient une bonne couturière qui allât travailler dans les maisons; et, comme Marie avait exprimé le désir de reprendre son premier état, on lui fit des propositions si avantageuses qu'elle les accepta avec reconnaissance. Sa joie était extrême; elle allait enfin quitter le toit égoïste où elle avait passé des jours si tristes, pour vivre avec des personnes justes et bienveillantes. Cet espoir lui faisait oublier tout ce qu'elle venait de souffrir.

A la vérité, elle avait encore un moment difficile à passer; il fallait annoncer aux Rive

qu'elle allait les quitter. Depuis deux jours elle reculait devant cette déclaration, lorsqu'une circonstance imprévue lui offrit l'occasion la plus naturelle de faire connaître ses intentions. Un autre tailleur de la ville vint chez les Rive et raconta comment il payait ses ouvriers et comment il les nourrissait sans réussir à les satisfaire. Il estimait son confrère heureux d'avoir trouvé Marie qui lui rendait les mêmes services à un prix certainement bien moins élevé. Ces dernières paroles, qu'elle ne pouvait démentir, causèrent une vive contrariété à Charlotte; aussi, dès que le tailleur fut sorti, chercha-t-elle à combattre le fâcheux effet que sa visite avait pu produire, en le présentant comme un vantard qui en disait la moitié plus qu'il n'en faisait.

— A l'entendre, ajouta-t-elle, on croirait que tu nous enrichis, Marie. Il ne se doute pas que tu es complètement à notre charge. Ainsi tu n'es plus habillée, tu manques de tout, et cela va me coûter les yeux de la tête pour te remonter.

— Eh bien! marraine, tranquillisez-vous, dit Marie, faisant un effort pour surmonter sa timidité. Vous n'aurez pas à entrer dans cette dépense. On m'offre une position qui me permettra de gagner assez pour que personne n'ait besoin de rien me donner.

— Qu'est-ce que tu viens nous chanter là? demanda Charlotte toute surprise. Qu'est-ce que c'est que cette position qui te rends déjà si fière? Voyons, explique-toi.

Marie raconta comment les dames de Mélière en étaient venues à la connaître, à lui faire des propositions, à lui trouver une pension; puis elle pria sa marraine de la remplacer le plus tôt possible, les personnes qui voulaient l'employer ayant de l'ouvrage pressant.

Charlotte s'attendait si peu à ce qu'elle venait d'entendre qu'elle resta un instant abasourdie; mais la colère prit bientôt le dessus.

— Comment! s'écria-t-elle, il y a plus d'un an que tu es chez nous, comme notre enfant, et c'est ainsi que tu complotes contre nous?

N'était-ce pas à nous qu'il fallait demander conseil ? Quand tu as quitté Taneval, ne sachant où te sauver, qui est-ce qui t'a donné un asile ? Est-ce à ces dames que tu as demandé secours ? Oh ! ce n'est pas que je veuille te retenir, loin de là ; notre porte est ouverte. Mais une ingrate de ton espèce ne mérite aucune bonté, et, avant de te laisser partir, j'entends être payée de ma pension jusqu'au dernier sou.

— Je ne demande pas mieux, marraine ; mais vous trouverez juste, j'espère, si je vous demande de me tenir compte de mon travail.

— Écoutez cette arrogante, s'écria le tailleur pâle de fureur. Et dire que c'est avec le fruit de nos sueurs que nous avons nourri ce serpent ! Mais le tribunal est là ; nous verrons pour qui il se prononcera ; nous verrons de quel côté est la justice.

Pendant le reste de la journée, Charlotte et son mari essayèrent tour à tour les promesses et les menaces pour engager Marie à renoncer à son projet. N'obtenant rien, ils se deman-

dèrent comment ils pourraient forcer la jeune fille de rester chez eux, même contre son désir. Ils n'y voyaient qu'un moyen: prévenir madame Lanaudie de l'accusation qui pesait sur Marie. Ils savaient que cette dame ne voudrait plus d'une ouvrière dont la probité pouvait être mise en doute, qu'elle ferait bruit de la confidence, et ils se disaient que, décriée dans toute la ville, Marie ne pourrait plus songer à les quitter. A la vérité, cet expédient présentait un danger. Le tailleur ne payait pas de loyer et, en gardant Marie, il s'exposait à se faire renvoyer de la maison; mais ce désavantage était si largement compensé par le travail de la jeune ouvrière qu'il n'y avait pas à s'y arrêter. Le plan bien combiné, Charlotte se rendit chez la propriétaire avec la lettre d'Ursule qu'elle avait eu soin de conserver, et, prenant un air de bonhomie, elle remercia madame Lanaudie de ses bontés pour Marie.

— C'est une bonne ouvrière, ajouta-t-elle perfidement, et personne ne se plaindra de son

travail. Nous n'avons pas non plus à nous plaindre de sa probité. Cependant, je croirais manquer à Madame en lui cachant une chose que je viens de découvrir.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame Lanaudie déjà tout agitée.

— Quand Marie est venue ici, elle m'a parlé d'un désagrément qu'elle avait eu avec une de ses pratiques, mais je ne m'y étais pas arrêtée. Une lettre que je viens de trouver dans ses effets me prouve que la chose était plus grave que je ne l'avais pensé, c'est pourquoi j'ai cru devoir avertir Madame.

Charlotte montra la lettre et raconta ce qu'elle savait, mais en chargant Marie sous prétexte de la justifier; puis, voyant qu'elle avait produit l'effet désiré, elle se retira, adressa un signe de satisfaction à son mari, et sortit pour aller porter des habits assez loin hors de la ville.

Madame Lanaudie relut la lettre, et, persuadée que Marie était coupable, indignée d'avoir

été trompée par une aventurière chassée de son pays par le mépris public, elle fit venir le tailleur, et lui ordonna de mettre Marie à la porte sur-le-champ s'il tenait lui-même à passer la nuit dans la maison.

Le but de Rive était rempli ; mais, irrité de la menace qui venait de lui être jetée à la face, il retourna chez lui furieux, répéta à Marie ce qu'il venait d'entendre en y ajoutant de grossières injures, et somma la malheureuse enfant de quitter la maison à l'instant même. Il pensait qu'elle resterait néanmoins jusqu'au retour de Charlotte et qu'alors on prendrait un parti.

Marie, désespérée, se sauva dans sa chambre. Il fallait partir, mais où aller, que devenir ? Retourner à Taneval était impossible ; comment avouer qu'elle venait encore d'être renvoyée ? Et elle ne connaissait pas un être au monde à qui demander secours. Si du moins sa marraine eût été là pour lui venir en aide, pour lui donner un conseil ! Mais non; le malheur qui la

poursuivait voulait qu'elle se trouvât seule dans cette horrible détresse !

Tout en faisant ces douloureuses réflexions, elle s'occupait de ses préparatifs de départ. Ils étaient terminés lorsqu'elle entendit marcher dans la cuisine. Elle crut que c'était sa marraine et courut. Voyant une dame étrangère, elle se retirait, quand une voix bien connue lui dit :

— Comment ! Marie, c'est ainsi que vous recevez vos amis ?

Marie regarda la visiteuse. C'était Louise Lambert, mais frisée, parée, fraîche et brillante comme elle ne l'avait jamais été.

— Comment ! c'est vous, Louise, dit Marie en faisant vite entrer celle-ci dans sa chambre de peur que le bruit des voix n'attirât le tailleur. Par quel hasard êtes-vous ici ?

— Je suis allée faire un tour au pays, et je me suis arrangée pour vous voir un instant en m'en retournant. Votre tante m'a raconté vos chagrins. En avez-vous eu, ma pauvre Marie !

J'ai pleuré en apprenant la mort de votre mère. Jamais je ne l'oublierai, cette brave femme, qui m'a reçue la nuit où mes maîtres avaient barricadé la porte; vous vous souvenez ? Et ce vieux Berton, comme il s'est conduit ! A votre place, je l'aurais fait coffrer pour lui apprendre à payer ses dettes en dévalisant les autres. Mais, ce qui est encore plus drôle que tout le reste, c'est l'invention de madame Donat. Vous accuser de vol ! En voilà une de bête d'idée ! Ce n'est pas vous, ma pauvre brebis, qui prendrez jamais rien à personne.

— Eh bien ! dit Marie, on vient de parler de cette accusation à la maîtresse de la maison; elle y croit, elle ne veut plus me voir ici, et je ne sais que devenir.

— Vraiment? Alors venez-vous-en avec moi. Mon lit est assez grand pour deux, notre logement pour trois, et ma cousine et la meilleure fille du monde. Vous le voyez, vous pouvez envoyer promener les imbéciles qui vous traitent si mal.

Comme on le sait, Marie avait toujours redouté la société de Louise Lambert. Même en ce moment où elle ne savait où porter ses pas, il lui répugnait d'accepter une offre qui la tirait cependant de l'embarras le plus cruel.

— Que faites-vous à Lyon, demanda-t-elle à Louise avec une vague défiance.

— Je travaille, parbleu. Est-ce que vous vous imaginez que je vis de mes rentes, par exemple ?

— Et vous gagnez assez pour vous acheter toutes ces belles choses ?

— Certainement. Vous le savez, l'économie n'est pas mon système. Après moi le déluge.

— Croyez-vous que je trouverais aussi de l'ouvrage ?

— Tant que vous voudrez, je m'en charge. Mais ne perdons pas notre temps à jaser. Je vois que votre malle est prête. Si vous voulez partir avec moi, il faut nous rendre à la gare.

Marie hésitait ; elle écoutait si elle n'entendait personne venir, espérant toujours que,

grâce au secours de sa marraine, elle pourrait se dispenser de suivre Louise. En ce moment, Annette entra en pleurant.

— Ma pauvre Marie, dit-elle, combien je suis chagrinée de ce qui vous arrive ; car je ne crois pas un mot de ce que la mère Rive est venue conter à Madame.

— Comment ! c'est elle qui me fait renvoyer ?

— Eh ! oui, elle est venue montrer une lettre que vous avez reçue de votre pays et qu'elle a trouvée cachée dans votre armoire.

— Cachée ! non, dit Marie. C'est moi qui la lui ai donnée. Elle l'a entre les mains depuis que je l'ai reçue.

— Alors elle a menti ; et c'est une horreur de vous dénoncer comme ça. Si vous saviez dans quelle colère Madame s'est mise en la lisant, cette maudite lettre ! Vous lui auriez tout pris qu'elle ne serait pas plus fâchée. Elle dit que, si vous avez envie de rester ici, elle vous fera renvoyer de la ville.

Il n'y avait pas à hésiter. Dès que sa mar-

raine l'avait si odieusement trahie, Marie n'avait plus à l'attendre.

Elle pria Annette d'assurer à madame Lanaudie qu'elle était digne de son intérêt, n'ayant jamais rien fait dont on eût à rougir, puis elle partit. Pendant que Louise riait aux éclats de la bonne farce qu'elle venait de faire en enlevant Marie, celle-ci regardait avec étonnement le wagon où on l'avait fait monter, ainsi que les figures inconnues qui s'y trouvaient. Son départ avait été si imprévu, si précipité, qu'elle en était tout étourdie. Le calme lui revint peu à peu, elle se rendit compte de ce qui venait de se passer, et c'est avec des larmes amères qu'elle pensa à la honte qui venait encore de la poursuivre, à la trahison de sa marraine, à la position que la méchanceté des Rive lui faisait perdre. Sa situation présente lui donnait, d'ailleurs, une vive inquiétude. Les frais de son voyage avaient absorbé presque tout ce qui lui avait été donné pour l'ouvrage fait à madame La-

naudie; il lui restait à peine de quoi s'entretenir quelques jours, et, en fait de vêtements, elle manquait de tout. Que devenir dans une grande ville, sans protection, sans conseils, si, malgré ses bonnes intentions, Louise ne pouvait lui procurer de travail ? Marie éleva son cœur vers Dieu; elle lui exposa son dénûment avec douleur et humilité, et le supplia de lui fournir l'occasion de gagner encore ce pain quotidien qu'il lui avait toujours accordé. Sa prière lui rendit un peu de confiance; mais, au moment d'arriver à Lyon, une nouvelle crainte s'empara de son âme désolée. Deux fois déjà, forcée de fuir pour une faute dont elle était innocente, n'était-elle pas encore menacée par l'affreuse accusation qui la poursuivait ? Un secret absolu pouvait seul la sauver de ce danger; ce secret, elle le demanda à Louise.

— Soyez tranquille, répondit celle-ci, ce sont des choses dont on ne parle pas, et je vous conseille de les oublier vous-même. Le passé est passé. A bas les réflexions et vive la joie !

En entendant le récit d'Annette, le tailleur et sa femme restèrent anéantis. Ils ne pouvaient croire au départ de Marie et se demandaient s'ils ne faisaient pas un mauvais rêve. Bientôt après, leur méchanceté reçut encore un autre châtiment. Madame Lanaudie connaissait leur avarice sordide et savait à quelles conditions Marie était chez eux. Éclairée par le rapport d'Annette sur le but de leur avertissement, cette dame fut tellement indignée du rôle qu'ils venaient de jouer, qu'elle les mit à la porte, malgré leurs larmes et leurs supplications. Privés à la fois et de l'ouvrière et du logement qu'ils avaient à si bon marché, ils ne pouvaient se consoler de cette double perte, et ne cessaient de se reprocher la ruse qui avait un si triste résultat pour eux. Constamment ils gémissaient ou se querellaient, et trouvaient dans leur mésintelligence et leurs regrets, le juste châtiment de leur faute.

X

« A bas les réflexions et vive la joie ! » Voilà bien, en effet, comment Louise Lambert et Sophie, sa cousine, comprenaient la vie. Du matin au soir elles riaient et chantaient. Leur seul ennui, c'était de ne pouvoir vivre sans travailler; aussi, fallait-il voir, leur journée finie, avec quelle satisfaction elles jetaient leur ouvrage pour prendre leur vol comme de légers papillons. Toute l'année, elles passaient leurs soirées dans de joyeuses réunions où jamais ne s'éveillait une pensée sérieuse, et où l'on ne songeait qu'à s'amuser.

Travaillant parfaitement toutes les deux,

Louise et Sophie avaient plus d'ouvrage qu'elles ne pouvaient en faire, et il leur eût été facile de commencer à se créer une petite fortune. Mais leur goût pour la toilette ne leur permettait d'écouter ni la raison, ni la prudence. Tout les séduisait, et ni l'une ni l'autre ne savait résister à une fantaisie. A peine gagné, leur argent était aussitôt dépensé, et presque toujours de la manière la plus déraisonnable.

Dès le premier jour, elles fournirent du travail à leur nouvelle compagne, qui, bientôt, eut encore une autre bonne chance.

— Prenez ceci, Marie, et réjouissez-vous, lui dit, un matin, Louise, en lui donnant un gros paquet. Voici une occasion de vous faire connaître, et de vous former une clientèle à vous. Je vous cède madame Dulude, ma meilleure pratique.

— Est-elle si difficile que vous n'en voulez plus?

— Au contraire; c'est une bonne personne, et qui paie très-bien; mais elle est trop

curieuse, et m'ennuie avec ses interminables questions ? « Qui fréquentez-vous ? Où passez-vous vos soirées: Que faites-vous le dimanche ? » C'est à n'en pas finir, et je n'entends pas qu'on se mêle ainsi de ce que je fais. Puis, elle a un genre vertueux qui m'agace ; ce sont des exhortations sans fin : « Pensez à ceci ; évitez cela ; luttez avec vous-même. » C'est pis qu'un curé ; j'appréhendais d'aller chez elle et je suis heureuse d'en être débarrassée.

Ce qui déplaisait tant à Louise faisait une impression toute différente sur Marie. Elle pensait que madame Dulude devait être bien bonne pour montrer tant d'intérêt à une pauvre ouvrière. Déjà, elle se sentait disposée à l'aimer, et était impatiente de la voir. Dans sa vie, si longtemps triste et décolorée, commençait à luire un petit rayon d'espoir.

Un jour, pendant que Marie travaillait avec son activité ordinaire, les deux cousines essayaient des coiffures. Tantôt réunissant leurs cheveux en nattes, tantôt les étalant en boucles

légères. Elles allaient au bal le soir, et tenaient à être aussi belles que possible. Après avoir ainsi perdu une partie de la journée, elles achevèrent leur toilette, et sortirent joyeuses, espérant bien s'amuser. On sait combien ce genre de vie était peu du goût de Marie, et, moins que jamais, elle était disposée à s'y laisser entraîner. En vain s'efforçait-on de lui représenter qu'une grande ville est le royaume de la liberté; qu'étant inconnue, elle serait particulièrement à l'abri de toute critique; rien ne put l'ébranler, parce que c'était dans l'amour du bien, dans la crainte de désobéir à Dieu, qu'elle puisait sa fermeté.

Le lendemain, Marie était à l'ouvrage depuis longtemps quand ses compagnes se levèrent. Toutes les deux étaient mécontentes de leur soirée. Il y avait foule, on ne les avait pas remarquées, et leur amour-propre en souffrait. Marie les engageait à renoncer à des plaisirs pleins de dangers, qui souvent ne laissent que des regrets, pour s'attacher aux douces et pures

jouissances d'une vie laborieuse et retirée; mais loin de suivre ce conseil, les deux étourdies ne se consolaient de leur mécompte qu'en se promettant de prendre leur revanche dans un second bal qui devait avoir lieu quelques jours après. Elles réfléchissaient déjà aux changements à faire à leurs robes pour leur donner un air de nouveauté, et voulaient acheter des ceintures si larges, si longues, si brillantes, que jamais ouvrière n'en avait eu de pareilles. Leur ouvrage était justement très-avancé; il fut terminé à temps et payé immédiatement; il n'y avait plus qu'à se rendre au magasin pour acheter les ceintures.

Étonnée qu'on pût faire une si forte dépense pour une chose aussi inutile, Marie engageait les deux cousines à réfléchir encore, à acheter quelque objet qui leur rendît de sérieux services.

— Nous n'avons besoin de rien.

— Eh bien! placez votre argent à la caisse d'épargne.

— Puisque nous l'avons gagné, il est juste que nous en jouissions, dit Sophie.

— Et si le travail venait à manquer ? Si vous tombiez malade ?

— Personne ne meurt de faim, dit Louise; nous nous en tirerons comme tout le monde, et nous voulons profiter de nos beaux jours. Ne vous acharnez pas ainsi à nous faire de la morale, Marie, vous savez que cela ne me va pas.

Les cousines allaient sortir pour faire leur emplette quand la propriétaire se présenta. Depuis cinq mois, elle n'avait rien reçu, malgré des réclamations réitérées; aussi exprima-t-elle un vif mécontentement. Les jeunes filles assurèrent qu'elles étaient désolées de rester ainsi en retard, mais qu'il n'y avait pas de leur faute, puisqu'on ne les payait pas.

— Tout cela n'est pas sérieux, dit la propriétaire. Vous travaillez pour nos meilleures maisons, et quand on reporte des paquets comme celui de ce matin, on ne s'en revient pas les mains vides, c'est certain. Allons,

mes petites, cherchez dans vos poches, et faites-moi connaître la couleur de votre argent. Je ne vous demande pas tout à la fois; mais montrez-moi que vous êtes de braves filles et que vous y mettez de la bonne volonté.

Les cousines soutinrent qu'on ne leur avait rien donné, que les dames ne se gênaient pas avec les pauvres ouvrières, et promirent de faire tous leurs efforts pour s'acquitter dans le plus bref délai.

— C'est ce que nous allons voir, reprit la propriétaire; mais je vous préviens que ma patience est à bout. Si, d'ici à la fin du mois, je ne reçois pas un bon à-compte, il y a quelqu'un qui saura vous faire décamper d'ici, et qui vous épargnera la peine d'emporter votre mobilier. Voyez maintenant si vous voulez profiter de l'avertissement.

Quand elles furent seules, les jeunes filles se mirent à rire aux éclats des menaces qui venaient de leur être faites. Elles savaient qu'il faut de grands frais pour se débarrasser d'un

mauvais locataire, et pensaient que la propriétaire y regarderait à deux fois avant de recourir à la justice. Elles espéraient donc ne pas être inquiétées avant longtemps. Marie les écoutait avec un étonnement profond.

— Comment! leur dit-elle enfin, vous avez de l'argent et vous refusez de payer! Songez donc que le prix de vos ceintures dépasse deux mois de loyer.

— Nous ne nions pas notre dette, dit Sophie, et c'est une horreur de venir nous menacer comme si nous étions des voleuses. Cette méchante femme mérite bien d'attendre, en punition de sa grossièreté.

— Elle est dans son droit, reprit Marie.

— Eh bien! qu'elle y reste, dit Louise, et nous, allons vite acheter nos rubans.

Marie ne se remettait pas de ce qu'elle venait d'entendre. Jurer qu'on n'a rien reçu quand on tient dans sa main le prix de son travail! Refuser de payer ce que l'on doit pour satisfaire la plus folle des fantaisies! L'hon-

nête enfant ne comprenait pas qu'on pût se conduire ainsi, et reconnaissait mieux que jamais combien il est dangereux de s'abandonner au goût des plaisirs. Le mensonge, l'oubli de la probité, voilà déjà quels étaient, chez les deux cousines, les effets de ce goût funeste. Marie souffrait de se voir forcée de vivre avec des personnes qui se moquaient de tout ce qu'on lui avait appris à respecter; elle craignait qu'on ne lui attribuât les même mauvais sentiments. Il n'y avait rien à lui réclamer pour un logement où elle venait d'être reçue; cependant, ayant à reporter son ouvrage ce même jour, elle épia le moment où elle pourrait sortir sans être vue de la propriétaire, tant elle redoutait d'être confondue avec les coupables et de recevoir des reproches qu'elle ne méritait pas.

Madame Dulude fut très-contente du travail, et fit à Marie des questions qui permirent à celle-ci de raconter tout ce qu'elle pouvait avouer de son histoire; elle finit en exprimant

le vif désir de trouver à se placer dans une bonne maison.

— Cela pourra se présenter, dit madame Dulude; en attendant, tâchez de bien vous conduire. Ce que vous venez de me dire prouve que votre mère était une digne femme; rappelez-vous ses bons conseils; résistez aux mauvais exemples; et, surtout, priez Dieu de vous maintenir dans la voie de l'honnêteté, car, une jeune fille abandonnée à elle-même est exposée à bien des dangers.

Madame Dulude paya Marie, lui donna encore du travail, et répondit à son salut en lui disant avec un accent plein de bonté : « Adieu, mon enfant, que Dieu vous protége. »

La jeune ouvrière se retira consolée et fortifiée par cet accueil bienveillant. Elle se disait qu'un jour peut-être cette excellente dame deviendrait sa protectrice, et cet espoir la réjouissait. En s'en retournant, elle acheta une robe d'étoffe bien simple et de couleur bien sombre, afin de pouvoir la mettre en toutes saisons.

Lorsqu'elle rentra, les cousines se préparaient pour le bal.

— Regardez nos ceintures, Marie, dit Sophie, et dites si elles ne sont pas magnifiques.

— Elles me font de la peine, dit Marie. Je m'étonne que vous ayez le courage de les porter.

— Vous n'êtes qu'une sotte, dit Louise avec brusquerie, et je vous prie de garder vos réflexions pour vous. C'est déjà bien assez d'avoir à supporter toute la journée votre mine d'enterrement.

Cette fois, les cousines revinrent enchantées. On avait admiré leur toilette, les jeunes gens les plus riches les avaient fait danser, et maints regards d'envie arrêtés sur leurs ceintures avaient mis le comble à leur satisfaction. Mais plus elles avaient eu de plaisir, plus elles désiraient s'amuser encore, plus le travail les ennuyait. Les jours qui suivirent le bal, elles ne purent se remettre sérieusement à l'ouvrage. Tout leur servait de prétexte pour se déranger,

pour aller courir. A la paresse qui s'emparait d'elles se joignirent bientôt les impressions les plus dangereuses. En flânant dans les rues, en s'arrêtant devant les magasins, elles se sentaient prises de mille convoitises et se demandaient avec irritation si elles étaient condamnées à ne jamais posséder les brillantes inutilités qui les tentaient. Au lieu de se rappeler que tout ce qui est nécessaire à l'existence leur était abondamment accordé, au lieu de songer à améliorer leur position par une sage économie, elles livraient leur cœur au mécontentement, à la jalousie, et rentraient agitées par une foule de mauvaises pensées. Il leur arriva d'ailleurs ce qui attend toutes les jeunes filles qui désertent leur modeste toit pour courir après les plaisirs : elles se lièrent avec des personnes corrompues dont l'exemple et les conseils leur étaient également funestes, et c'est ainsi que, chaque jour, elles faisaient un pas de plus sur la pente qui les entraînait au mal.

Un matin la blanchisseuse arriva, les traits

empreints d'une profonde tristesse. C'est qu'en effet, elle avait un bien grand chagrin. Son mari était malade; elle avait épuisé toutes ses ressources, et, comme depuis longtemps les cousines ne l'avaient pas payée, elle venait du village voisin, qu'elle habitait, leur réclamer ce qui lui était dû. Émue de pitié par son récit, Sophie adressa à Louise un regard qui voulait dire: « Payons-la, » et, en effet, les jeunes filles étaient en mesure de la satisfaire, n'ayant qu'à présenter leur note dans une maison du voisinage pour en recevoir le montant. Mais elles avaient invité à souper des modistes de Paris et tenaient à bien les traiter; aussi, après avoir engagé sa cousine par un signe à garder le silence, Louise jura à la blanchisseuse que personne ne les payait non plus, et que pouvant à peine vivre, elles se trouvaient hors d'état de rien lui donner en ce moment. Une douloureuse surprise se peignit sur les traits de la pauvre femme.

— Il est impossible que vous me renvoyiez

ainsi, dit-elle la voix pleine de larmes. Songez que mon mari est au lit, que nous manquons de tout, que j'attends ce que vous me devez pour acheter du pain à mes enfants. Je ne suis pas une mendiante; ce que je vous demande, je l'ai gagné par un pénible travail; et vous le savez, jamais je ne vous ai tourmentées; je comptais sur vos promesses et j'ai attendu tant que j'ai pu. Ce serait trop dur de me refuser aujourd'hui le fruit de mes sueurs, à moi qui ai quatre petits enfants à nourrir.

La malheureuse eut beau dépeindre sa misère; elle ne put émouvoir les cœurs égoïstes auxquels elle s'adressait. Pour se débarrasser d'elle, on lui jura de lui envoyer le plus tôt possible tout ce qui lui était dû, et d'y ajouter des vêtements pour ses enfants. Mais ces promesses ne lui inspiraient aucune confiance; elle se retira désolée.

Marie assistait à cette scène et, en se disant que sa mère s'était trouvée bien souvent dans la même détresse que la blanchisseuse, elle ne

pouvait retenir ses larmes. Elle suivit la malheureuse femme, et, lui remettant trois francs qui lui restaient : « Prenez cela, lui dit-elle. C'est bien peu, je le sais ; mais c'est tout ce que je possède. Vous pourrez aux moins reporter du pain à la maison et Dieu vous viendra en aide. »

On peut se représenter la reconnaissance de la pauvre mère. Les deux cousines, qui entendirent ses remercîments, restèrent confuses de leur conduite. Au lieu de plaisanter comme d'ordinaire, elles gardèrent le silence jusqu'au moment où elles eurent à sortir pour pourvoir au festin. A leur retour, en les voyant étaler sur la table une volaille rôtie, un pâté, un gâteau et une bouteille de vin, Marie fit une exclamation de pénible surprise.

— Comment ! dit-elle, ce matin vous avez juré ne rien pouvoir donner à la blanchisseuse, vous avez résisté à toutes ses prières, et maintenant vous trouvez de l'argent pour ces gourmandises ?

— Que voulez-vous ? dit Sophie, cela s'est mal rencontré que cette pauvre créature vienne justement aujourd'hui. Mais, dès que nous avions invité nos amies, nous étions forcées de bien les recevoir. Allons, soyez gentille, et soupez avec nous.

— Oh ! non, s'écria Marie. Il me semblerait voler la nourriture de ces pauvres petits enfants. Vous savez qu'ils manquent de tout, et vous avez le courage de manger de si bonnes choses !

— Chacun fait comme il entend, dit Louise avec colère, et je vous prie de ne pas nous assommer avec vos éternelles critiques. Je ne vous ai pas fait venir ici pour n'entendre que des impertinences.

Il n'y avait plus rien à dire; Marie le sentit et se retira dans la chambre voisine où elle passa la soirée à travailler et à réfléchir. En voyant ses compagnes si mal employer leur argent, souvent elle s'était demandé comment ces dernières s'y prenaient pour faire face aux

dépenses indispensables. Le mystère était dévoilé : elles ne payaient nulle part. Cette découverte expliquait à Marie certaines particularités qui l'avaient étonnée jusqu'alors. Ainsi Louise et Sophie se plaignaient constamment de la grossièreté des marchands, de l'exigence des ouvriers. Elles n'employaient plus ceux-ci, n'achetaient plus chez ceux-là, et évitaient même de passer par certaines rues pour ne pas voir, disaient-elles, de vilaines figures qui les agaçaient. C'est que, ne payant pas, elle recevaient partout des reproches; mais elles avaient tellement perdu le sentiment de la probité et de la justice que, loin de reconnaître leurs torts, c'étaient toujours les autres qu'elles accusaient. Les droits du prochain n'avaient plus aucune valeur à leurs yeux; leur égoïsme était si grand qu'il allait jusqu'à la mauvaise foi.

Marie ne tarda pas à se convaincre de la justesse de ces réflexions. Quand on qu'elle sut demeurait avec les deux cousines, de tous côtés on la chargeait de leur dire qu'on était fatigué

de leur faire crédit. « Comment, s'écriaient les marchands, porter de si belles robes, ne se chausser qu'en fines bottines, et tromper ainsi les braves gens ! Ce sont de vraies voleuses que ces filles-là ; on en met en prison qui valent mille fois mieux qu'elles. » Les marchands avaient raison. Ceux qui dérobent en secret ne méritent pas seuls d'être appelés voleurs. Ce nom flétrissant peut être donné aussi à ceux qui trompent la confiance par de belles promesses, et s'emparent du bien des autres sans faire tous leurs efforts pour le payer. C'est de cette façon que les cousines volaient sans peut-être s'en rendre compte, et, malheureusement il y a bien des gens qui leur ressemblent.

Sans leur dire avec quel mépris on parlait d'elles, Marie voulut essayer encore de leur inspirer de meilleures dispositions en leur rappelant ce que l'honnêteté commande. Louise s'irrita, prit en grippe la brave enfant dont l'exemple la faisait rougir en dépit d'elle-même, et commença à lui chercher querelle du

matin au soir. Marie travaillait dans son petit coin sans plus oser dire un mot. Un jour, cependant, ayant entendu une laitière annoncer l'intention d'insulter ses compagnes au milieu de la rue, elle crut devoir avertir celles-ci de la honte qui les menaçait. Au lieu de lui savoir gré de l'avertissement, Louise s'emporta et lui déclara qu'elle était lasse de ses insultes et ne voulait pas la garder un jour de plus.

Il y avait longtemps que Marie désirait quitter des personnes dont la conduite était si blâmable, mais elle voulait d'abord s'assurer un asile, aussi l'obligation de s'en aller sur le champ la mettait-elle dans un cruel embarras. Elle courut chez madame Dulude, lui confia sa détresse, sollicita son secours. Madame Dulude ne savait à quel parti s'arrêter. Elle cherchait une femme de chambre et Marie travaillait parfaitement. De plus sa simplicité, son air honnête, parlaient en sa faveur. Cependant, comment recevoir chez soi une inconnue qui avait pu demeurer avec des filles aussi peu recom-

mandables que Louise et sa cousine? Craignant d'avoir affaire à une aventurière, madame Dulude allait renvoyer la suppliante, quand on lui rapporta un paquet d'habits d'hommes dont la réparation ne pouvait être entreprise par le tailleur que quelques jours plus tard.

— Cependant il me les faut tout de suite, dit madame Dulude vivement contrariée. Il m'est impossible d'attendre. A qui pourrais-je donc m'adresser ?

— Permettez-moi d'essayer, madame, je vous en supplie, dit Marie en joignant les mains. J'ai l'habitude de ce travail, et j'espère que vous serez contente.

L'essai eut lieu, et la jeune ouvrière s'en acquitta si bien; elle faisait tant d'ouvrage et si peu de bruit; elle manifestait d'ailleurs de si bonnes intentions, qu'au risque de s'en repentir plus tard, madame Dulude se décida à la prendre à son service. Craignant de voir une occasion si heureuse lui échapper, sans perdre une minute, Marie alla chercher son modeste bagage

et régler son compte avec les cousines auxquelles elle paya généreusement leur hospitalité.

Comment exprimer sa joie en se voyant dans la petite chambre bien propre qu'elle devait habiter toute seule! Il lui fut impossible de s'endormir; toute la nuit elle remercia Dieu de la protection qu'il venait encore de lui accorder. Elle pensait aussi avec reconnaissance que c'était à son apprentissage chez le tailleur qu'elle devait sa place, et se disait qu'il faut tout supporter avec courage quand on a l'occasion d'apprendre quelque chose d'utile.

Madame Dulude était bonne, juste; elle prenait intérêt à ceux qui la servaient et les traitait avec égards. Pendant les premiers mois, Marie se trouva si heureuse que son seul désir était de passer toute sa vie près d'une si bonne maîtresse. Malheureusement pour elle, Gertrude, la cuisinière, qui était depuis vingt ans dans la maison, avait le caractère jaloux. Elle chérissait ses maîtres et leur était entièrement

dévouée; mais elle prétendait posséder seule leur affection, et avait toujours été contrariée de voir une femme de chambre partager sa tâche. Son mécontentement fut extrême lorsque madame Dulude introduisit dans la maison, sans informations, une personne qui avait de si mauvaises relations; et ce fut une véritable haine que lui inspira la nouvelle venue, quand elle la vit obtenir la confiance à laquelle elle s'imaginait avoir seule droit. Les égards, les continuelles prévenances de Marie ne purent la désarmer; elle s'obstinait à n'y voir que de l'hypocrisie. Bientôt Gertrude n'eut plus qu'une pensée : faire renvoyer de la maison celle qu'elle avait fini par considérer comme sa plus cruelle ennemie. Elle commença par chercher à la prendre en faute, mais sans y réussir. Marie s'acquittait de son service avec un soin si soutenu, elle avouait ses maladresses avec tant de sincérité, qu'il n'y avait que des éloges à lui donner. Voyant que son espionnage n'aboutissait à rien, la cuisinière chercha

quelque autre moyen d'atteindre son but.

Dès l'entrée de Marie dans la maison, Gertrude s'était étonnée qu'une jeune fille si adroite se trouvât dans une situation si pénible. D'un autre côté, elle n'admettait pas qu'une personne vraiment honnête pût avoir Louise Lambert pour amie; aussi, ayant remarqué l'embarras de Marie quand on l'interrogeait sur les raisons qui l'avaient fait quitter son lieu natal, Gertrude finit par conclure que l'étrangère avait commis quelque faute qui l'avait forcée de fuir de Taneval et à la suite de laquelle elle était tombée dans le dénûment où elle se trouvait en arrivant à Lyon. Dès ce moment, Gertrude tendit son esprit à deviner quelle pouvait être cette faute, et, en attendant qu'elle l'eût découverte, elle ne cessa d'y faire allusion.

— Pour moi, disait cette méchante femme, je ne suis pas de ces hypocrites qui font les saintes pour mieux cacher ce qu'elles sont. Quand on a une bonne conscience, on ne craint pas les questions. On peut fouiller tant qu'on

voudra dans mon passé, on ne me verra pas rougir.

En l'entendant parler ainsi, pensant qu'elle avait appris quelque particularité fâcheuse sur le compte de sa nouvelle bonne, madame Dulude l'engagea un jour à lui avouer franchement ce qui lui avait été révélé.

— Je sais ce que je sais, répondit Gertrude, mais je me tais. Car j'ai de la religion, moi, et on ne m'attrappera pas à dire du mal des autres.

Ces paroles, qu'elle entendait chaque jour, bouleversaient Marie. Son tourment augmenta encore, quand elle apprit que Gertrude cherchait toutes les occasions de se rencontrer avec les deux cousines pour les interroger sur le compte de leur ancienne compagne. Louise était blessée de ce que Marie n'allait pas chez elle; il était à craindre que, dans un moment d'humeur, elle ne laissât échapper le secret qu'elle avait promis de garder. Chaque fois que Gertrude sortait, la pauvre enfant attendait son retour avec angoisse; elle tremblait d'entendre

s'élever encore contre elle la terrible accusation qui lui avait déjà fait tant de mal et n'avait plus un instant de repos.

Après avoir supporté ce supplice pendant un an, elle se sentit si malheureuse qu'elle prit le parti de quitter son service. Mais où aller? Rester à Lyon lui était impossible, elle redoutait trop les indiscrétions de Louise; et de quel côté que se portassent ses regards, elle ne voyait personne à qui demander secours. Elle n'avait pas à choisir; c'était à Taneval qu'il fallait retourner. Là, sans doute, bien des regards de mépris s'arrêteraient sur elle; mais le sentiment de son innocence et l'estime de ceux qui la connaissaient adouciraient son épreuve. Du travail, elle était sûre d'en trouver à la longue, et ses petites épargnes lui permettaient d'attendre sans manquer de pain. Son projet était d'aller demeurer chez Ursule, moins encore par économie que pour prendre soin des pauvres petits abandonnés qu'elle n'avait cessé de regretter. Il lui semblait qu'en les voyant

elle souffrirait moins de ses peines, aussi désirait-elle chaque jour plus vivement retourner vers eux. Comme on le sait, leur père, Jean Monin, habitait Lyon. Marie ne sortait jamais sans regarder si elle ne le verrait pas, se promettant d'aller à lui pour lui rappeler les malheureux enfants envers lesquels il se montrait si cruel; mais elle ne l'avait pas aperçu et n'espérait plus le rencontrer.

Lorsqu'elle annonça sa détermination, madame Dulude lui exprima de sincères regrets; Gertrude, au contraire, laissa éclater sa joie. Quant aux deux cousines, elles ne pouvaient comprendre que leur ancienne compagne persévérât dans la voie austère où l'attendaient encore tant de difficultés, lorsque, à leur exemple, elle pouvait avoir une vie si facile et si joyeuse.

La veille de son départ, en allant faire quelques emplettes, tout à coup Marie se trouva en face de Jean Monin. Elle l'arrêta, se nomma, lui annonça qu'elle retournait à Taneval, lui demanda ses commissions pour sa famille. De-

puis sa fuite, Jean n'avait encore vu aucun compatriote. Devinant qu'il avait été sévèrement jugé, il profita de l'occasion pour se justifier, et raconta tout ce que le désordre de sa femme lui avait fait souffrir. Désolé de ne pouvoir tirer son ménage de la misère, il avait perdu courage et s'était sauvé, ne voulant plus travailler pour une misérable qui détruisait tout et le rendait le plus malheureux des hommes par son affreux caractère.

— Je ne dis pas que vous ayez tous les torts, Jean; mais vos pauvres enfants ! dit Marie; et elle se mit à parler avec tendresse des petits abandonnés, à raconter les promenades qu'elle leur faisait faire, l'amitié qu'ils lui montraient, la joie qu'elle éprouvait à l'idée de les revoir. Jean l'écoutait avec une vive émotion, et quand elle ajouta: « C'est étonnant comme le plus petit vous ressemble, » ce père dénaturé ne put retenir ses larmes. Cependant il persistait à ne rien vouloir envoyer à ses enfants, dans la crainte que sa femme ne profitât de son pré-

sent. Mais, pendant la nuit, sa conscience s'éveilla; le lendemain, il alla trouver Marie à la gare et lui remit un grand cornet de bonbons avec cinquante francs pour habiller les enfants.

— A la bonne heure, dit la jeune fille toute joyeuse. Ne me chargez-vous pas aussi de leur annoncer votre visite, à ces chers petits ?

— Quant à ça, c'est une autre affaire, dit Jean. Mais, s'il vous plaît, Marie, marquez-moi sur un mot d'écrit ce que les enfants auront dit en recevant mon cadeau. Ça me ferait plaisir de le savoir.

XI

Marie avait prévenu Ursule de son arrivée et les enfants l'attendaient avec impatience ; aussi, lorsqu'elle entra, tous les petits bras se tendirent vers elle avec des cris de joie. Cet accueil lui fit du bien ; son cœur s'épanouissait au milieu des êtres chéris qui lui avaient conservé un si fidèle souvenir ; elle ne pouvait assez les caresser.

Quand ces premières impressions furent un peu calmées, Marie distribua aux enfants les bonbons que leur père leur envoyait, et leur montra l'argent avec lequel elle devait leur acheter des habits. Ils étaient tout surpris de

recevoir de si bonnes choses d'un homme qu'on leur peignait comme leur plus terrible ennemi. Quant à Ursule, elle parlait de tout jeter par la fenêtre, ne voulant rien recevoir, disait-elle, d'un misérable comme son mari. Mais Marie lui représenta doucement que lorsqu'un cœur endurci revient au bien, il faut se réjouir et l'accueillir de manière à encourager ses bons mouvements.

La voyageuse fut bientôt installée dans son nouveau domicile. En personne prévoyante, elle avait amené un lit complet. On le monta à la place de celui des garçons, qui fut transporté à la cuisine, puis Marie se mit à débarrasser le logement du fouillis qui l'encombrait. C'était une rude besogne ; mais elle y apporta tant d'activité que, le lendemain, tout était rangé. Quand les murs furent blanchis, le plancher et les fenêtres proprement lavés, les fenêtres garnies de petits rideaux bien blancs, la chambre avait si bon air qu'Ursule riait chaque fois qu'elle y entrait.

— C'est drôle, disait-elle; je ne me reconnais pas ici. On se croirait chez des riches.

Le tour des enfants vint ensuite ; Marie mit leurs vêtements en ordre, leur acheta ce qui leur manquait, et les habitua eux-mêmes aux soins qui conservent et deviennent par là un des plus sûrs moyens d'économie. Ces chers petits obéissaient à ses recommandations avec une docilité dont elle était touchée. On eût dit qu'ils sentaient le prix de la direction bienfaisante qui succédait à leur abandon.

Comme on peut se l'imaginer, les pauvres enfants n'allaient pas à l'école. Marie fit les démarches nécessaires pour qu'ils y fussent admis gratuitement, ce qui lui fut aussitôt accordé. Quand elle les voyait partir le matin, les grands conduisant les petits, soignés tous les quatre comme des enfants de bons ouvriers, elle se disait qu'elle n'était pas tout à fait inutile et éprouvait une douce satisfaction.

Dès que Catherine Berton et Marguerite Duclos apprirent le retour de Marie, elles accou-

rurent, heureuses de la revoir. Clémence vint ensuite, mais sans élan, maîtrisant avec peine un embarras sous lequel on devinait une sorte de souffrance. Une autre visite attendrit profondément Marie; ce fut celle de mademoiselle Laure qui s'empressa de venir lui dire qu'elle l'aimait toujours. Elle lui rapportait la pièce d'or qu'elle avait fidèlement gardée. Marie reprit avec une vive émotion cette chère relique qui lui rappelait tant de joie et tant de douleur; mais elle ne voulut la garder qu'en en donnant la valeur en échange.

— Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'abuser de votre bonté, dit-elle à mademoiselle Laure. Je vous donne vingt francs en dépôt. Je ne les reprendrai que lorsque personne ne pourra plus douter de mon innocence.

Marie persista dans cette résolution avec d'autant plus de fermeté que, tout en la regrettant, madame Donat ne voulait pas la revoir tant qu'elle ne serait pas convaincue de sa probité.

Les anciennes pratiques de la jeune ouvrière avaient eu beau chercher; elles n'avaient pu la remplacer, aussi la plupart lui revinrent-elles. Mais, si on la traitait avec les mêmes égards qu'autrefois, elle sentit bientôt qu'elle avait perdu l'estime. Avait-elle à tailler une étoffe de prix, à employer des rubans, des dentelles? On la gardait à vue, afin qu'elle ne pût rien en soustraire. On ne lui donnait que les fournitures strictement nécessaires; et, dès quelle arrivait, on se hâtait de serrer toutes les clefs.

Ces précautions, qu'elle semblait ne pas remarquer, causaient un grand chagrin à Marie. Elle ne s'habituait pas à ces soupçons humiliants et ne les oubliait quelques instants qu'auprès des enfants d'Ursule dont l'affection lui faisait goûter une douce joie. Ces enfants comptaient parmi les bons élèves et se distinguaient par leur application et leurs progrès. Pendant que leurs maîtres développaient leur intelligence, Marie cherchait à leur inspirer les sen-

timents pieux qui sont notre protection la plus sûre dans les luttes de la vie. Leur mère ne leur avait jamais parlé de Dieu que pour leur faire peur, quand ils étaient méchants. Marie leur apprit à connaître ce Dieu de bonté par ses bienfaits, à lui obéir par amour et par reconnaissanee. Elle n'oubliait pas non plus de leur parler de leur père, et les disposait à le retenir par leur affection et par leurs caresses s'il venait à les visiter. Chaque jour renouvelés, ses enseignements se gravaient dans les jeunes cœurs qu'elle cherchait à former au bien. La petite Louise surtout en était profondément touchée.

— Marie, disait-elle, je veux devenir bien bonne pour plaire au bon Dieu, et bien gentille pour que papa reste avec nous s'il vient nous voir.

La rude nature d'Ursule s'adoucissait aussi dans ce milieu si heureusement transformé. Gagnée par la douceur de Marie, elle résistait à ses instincts grossiers, ne frappait plus ses enfants, les grondait beaucoup moins, et sen-

tait combien il est doux pour une mère de s'abandonner à sa tendresse. Marie crut devoir l'instruire des plaintes que son mari formait contre elle, et ne craignit pas de lui dire que les accusations de Jean étaient fondées. Ursule s'indigna, s'emporta, puis réfléchit. L'expérience venait de lui prouver que, tout en répendant l'agrément dans un intérieur, l'ordre est une source d'économie; et comme au fond elle avait de bonnes intentions, elle prit la résolution de se corriger. Dès ce moment, elle se montra attentive à remettre chaque chose à sa place, et reçut avec docilité les leçons de Marie qui se donnait une grande peine pour lui apprendre à coudre et à raccommoder. Après avoir juré que, si son mari osait paraître, elle lui jetterait la porte au nez, Ursule commençait à secrètement désirer qu'il vînt lui aider à remplir sa pénible tâche.

Marie écrivait souvent à Jean Monin pour le tenir au courant de ce qui se passait dans sa famille, ainsi que les sentiments qui s'éveil-

laient en sa faveur. Elle lui avait aussi représenté avec ménagement, mais avec fermeté, qu'un homme d'honneur ne laisse pas ses enfants à la charge de la charité. Jean ne lui répondait pas, mais de temps en temps il lui faisait parvenir une petite somme, ce qui permettait d'espérer que, lui aussi, il commençait à comprendre ses devoirs.

Un matin, c'était un jour de congé, les enfants Monin, assis autour de la table, apprenaient leur leçons, quand un étranger vint demander Marie. Elle allait rentrer; il s'assit pour attendre son retour, et, tout en causant avec les enfants, il leur demanda où était leur mère, puis où était leur père.

— Bien loin d'ici, dit la petite Louise avec tristesse; mais il nous envoie beaucoup d'argent, et, tous les jours, nous prions le bon Dieu de nous le ramener.

— Eh bien ! Dieu vous le ramène, dit l'étranger en contenant avec peine ses sanglots. Votre père, le voici, c'est moi.

Louise se jeta dans les bras de cet inconnu qu'on lui avait appris à aimer; le petit garçon grimpa sur ses genoux; un instant retenu par la timidité, les deux aînés s'enhardirent et prouvèrent à ce père coupable que ses torts étaient oubliés. Jean était heureux de cet accueil auquel il n'avait pas le droit de s'attendre. Il se demandait comment il avait pu abandonner de si bons, de si beaux enfants, et, pour la première fois, il éprouvait des remords.

Marie souhaitait la bienvenue à Jean quand Ursule entra. En voyant son mari, elle resta saisie et se mit à pleurer. Non moins troublé, Jean la regardait et ne savait que dire. Marie fit sortir les enfants et, s'adressant à Ursule :

— Vous le savez, lui dit-elle, ceux que le bon Dieu a liés doivent rester unis. Dès que votre mari revient à vous, il ne faut pas qu'il ait à s'en repentir.

Jean, qui s'était un peu remis, s'approcha de sa femme.

— Nous avons eu des torts tous les deux, lui

dit-il. Oublions-les et tâchons de faire bon ménage.

Il lui tendit la main ; Ursule la prit et la paix fut faite.

Le retour de Jean forçait Marie de chercher un logement. Elle aurait été reçue à bras ouverts chez sa tante; mais elle songeait d'autant moins à y retourner qu'elle s'y serait encore plus mal trouvée que la première fois. Affaibli avant l'âge par l'ivrognerie, Jacques était pris d'un tremblement qui ne lui permettait presque plus de travailler; et Pierre, qui avait quitté la ville, n'envoyait aucun secours à ses parents. La charge du ménage reposait donc à peu près complètement sur Clémence, et elle en était tellement irritée que, plusieurs fois, elle avait été tentée de se réunir à Louise Lambert qui lui faisait la peinture la plus séduisante de sa vie. Un meilleur sentiment l'avait retenue près de ses parents, et ce sacrifice était d'autant plus méritoire qu'elle avait à peine de quoi s'habiller et était profondément

humiliée de se montrer si pauvrement vêtue. Mais ce n'est qu'avec amertume qu'elle renonçait à ses goûts ; elle ne cessait de se plaindre et troublait encore par son mécontentement la vie déjà si pénible de sa mère.

On comprend que Marie n'ait pas voulu retourner dans un si triste intérieur. D'ailleurs, elle avait immédiatement trouvé à se loger selon son désir. La mère Duclos, qui avait perdu son mari, lui sous-loua une chambre, et elle était heureuse de vivre près de cette femme honnête et bonne, qui lui avait toujours montré de l'intérêt, à laquelle elle pouvait demander conseil comme à une seconde mère. Dès le jour de l'arrivée de Jean, Marie s'était installée dans son nouveau domicile ; mais elle allait passer la plupart de ses soirées dans la famille Monin, tant pour s'occuper des enfants que pour encourager Ursule dans les bonnes habitudes qu'elle venait de prendre et desquelles dépendaient la paix et la prospérité de son ménage.

Un jour que Marguerite était en journée chez madame Donat, cette dame lui demanda des nouvelles de Marie et ne cacha pas son regret de ne pouvoir la reprendre, n'ayant plus rencontré d'ouvrière dont elle fut aussi satisfaite.

— Eh bien ! madame, dit Marguerite, vous pouvez être sûre que vous vous êtes trompée en l'accusant, et que la pièce que vous avez trouvée sur elle était bien la sienne, comme elle le disait. Je la connais depuis qu'elle est au monde; et maintenant que je la vois tous les jours, à chaque instant je suis frappée de son honnêteté. Elle céderait tout, plutôt que de faire le moindre tort à personne.

— Mais alors, qu'est devenue ma pièce, à moi ? dit madame Donat.

— Cela, madame, je ne puis pas vous le dire. Pourtant, si je ne craignais d'accuser aussi une innocente, je vous raconterais quelque chose que j'ai vu et qui m'a toujours donné à penser.

— Qu'avez-vous vu ? Dites-le-moi. Il me semble que vous ne pouvez hésiter quand il s'agit de justifier Marie.

— Si madame voulait me promettre le secret?

— Le secret le plus absolu, vous pouvez y compter.

— Eh bien ! madame, le jour où vous avez perdu votre pièce, à l'heure où elle vous a été enlevée, comme j'entrais dans un magasin pour acheter un tablier, j'y trouvai Clémence Berton qui payait une note. Son argent était sur le comptoir, et, au milieu de plusieurs écus, je remarquai une pièce d'or si brillante que je me dis : « En voilà une qui ne roule pas depuis longtemps. » Je n'aurais pas pensé plus loin si, en me voyant, Clémence n'était devenue toute rouge et n'avait saisi cette pièce comme pour la cacher. « Eh ! fit le marchand tout étonné, est-ce que vous allez la reprendre ? — Non, répondit-elle, en remettant la pièce sur le comptoir; seulement dépêchez-vous d'acquitter ma note, je suis pressée. « Quand elle fut

sortie, le marchand me dit : « Elle a bien fait de venir aujourd'hui, car demain, je ne l'aurais pas manquée. » Voilà ce que j'ai vu; et, quand je me rappelle la rougeur, l'agitation de Clémence, je ne peux pas m'empêcher de croire qu'elle avait quelque chose sur la conscience. Car, enfin, pourquoi craindre que je voie cette pièce ?

— Après cette rencontre, avez-vous eu occasion de lui parler de Marie ?

— Maintes et maintes fois; mais cela l'embarrasse; elle se dépêche de causer d'autre chose. Pas plus tard qu'hier, elle était chez nous, et Marie, comme cela lui arrive souvent, se désolait d'être soupçonnée par tant de gens. Si vous aviez vu le bouleversement de Clémence! Elle était toute pâle et ne savait où regarder.

Les observations et l'opinion de Marguerite n'étaient certainement pas des preuves; cependant, les circonstances qu'elle venait de rapporter méritaient d'être prises en considération, et madame Donat en fut vivement préoccupée,

Le lendemain, voyant passer Clémence, cette dame l'appela, afin de l'interroger et de l'amener à un aveu, si, réellement, elle était coupable. Lorsque la jeune fille entra, sa contenance, ses traits bouleversés trahissaient une vive anxiété.

— Clémence, dit madame Donat, avec une gravité solennelle, nous sommes seules et je vous promets le secret. Songez que Dieu vous entend, et que, s'il punit le mensonge, il pardonne au repentir. Répondez-moi ; qui m'a pris ma pièce ?

— Au nom du ciel, ayez pitié de moi, ne me perdez pas ! s'écria Clémence avec explosion, en élevant vers madame Donat des mains suppliantes. Si vous saviez combien j'ai eu de remords ! Mille fois j'ai voulu vous avouer ma faute, mais le courage me manquait ; je remettais de jour en jour, effrayée de l'aveu que j'avais à vous faire.

— Et c'est ainsi que vous laissiez peser sur votre malheureuse cousine la honte que vous seule méritiez ?

— Ah ! madame, combien j'ai souffert pour cette pauvre Marie ! Mais j'espérais toujours la justifier en vous restituant votre argent. Malheureusement, jusqu'à présent, cela m'a été impossible, car tous les maux m'ont accablée. Vous le voyez, madame, je ne vous ai rien caché. Je vous en supplie, que jamais personne ne sache combien j'ai été coupable. Que ma mère surtout ignore toujours une faute qui la ferait mourir de chagrin.

Un peu remise de son ébranlement, Clémence raconta, en pleurant, comment les choses s'étaient passées. Forcée de payer sa robe le jour même, et n'ayant pas ce qu'il lui fallait, elle résolut de prier madame Donat de lui faire une avance. La porte de la maison était restée ouverte ; elle entra sans qu'on l'entendît ; mais, au moment de présenter sa demande, elle éprouva une émotion telle, qu'elle allait se retirer sans rien dire, lorsquelle aperçut l'argent. Elle prit ce qui lui manquait et se sauva, se disant qu'elle renverrait par la poste, sans se nommer, la

somme dont elle s'était emparée. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'on pût soupçonner Marie. En voyant le mal qu'elle avait fait à celle-ci, Clémence s'était promis de travailler jour et nuit pour gagner les vingt francs et les rendre sans retard. Mais, sa cousine partie, elle avait oublié ses bonnes résolutions et cédé à ses habitudes de légèreté, jusqu'au moment où elle s'était vue forcée de subvenir seule aux besoins du ménage. Dès lors, elle s'était trouvée dans l'impossibilité de rien économiser. Longtemps endormis, ses remords s'étaient réveillés depuis le retour de sa victime. La vue de Marie la rendait malheureuse ; elle n'avait plus de repos ni le jour, ni la nuit ; et elle éprouverait un soulagement profond en sentant qu'elle n'était plus cause du malheur d'une innocente, si son nom n'était pas livré au mépris.

Cet aveu sincère, ce repentir, touchèrent madame Donat. Elle promit encore de garder le secret ; puis, elle exhorta Clémence à lutter courageusement contre les mauvais penchants

qui l'avaient eutraînée à une si grande faute.

— Maintenant, ajouta cette dame, j'ai un devoir à remplir : c'est de proclamer partout l'innocence de cette pauvre Marie que j'ai traitée avec tant de dureté. J'aurais dû mieux comprendre cette nature honnête, et j'ai de grands torts à réparer. Mais je m'efforcerai de lui faire oublier, par les témoignages de mon estime, les souffrances auxquelles mon erreur l'a soumise.

Madame Donat tint parole; dans la même journée, elle se rendit avec sa fille chez Marguerite Duclos. Quand Marie parut, mademoiselle Laure courut à elle, la serra dans ses bras, lui apprit, en pleurant de joie, que son innocence était reconnue. Peindre le bonheur de Marie serait impossible; elle-même n'aurait pu l'exprimer. Ses larmes coulaient avec abondance, mais, de ses yeux, s'échappait un rayonnement qui en disait plus que des paroles. Et, lorsqu'elle fut seule, avec quelle gratitude elle éleva son âme vers Dieu ! Avec quelle ardeur

elle le remercia d'avoir permis qu'aux jours cruels de la honte succédât enfin l'heure bénie de la justification !

Madame Donat ne se borna pas à cette première démarche. Justement elle donnait un grand dîner. Pendant le repas, elle raconta par quelles apparences elle avait été amenée à accuser Marie; puis, par quelle circonstance elle avait découvert la coupable et en avait obtenu les aveux les plus complets. Son récit terminé, elle pria ses conviés de lui aider à réparer un tort involontaire en voulant bien dire, en toute occasion, combien elle estimait la pauvre enfant à laquelle son erreur avait fait tant de mal.

A quelques jours de là, en entrant dans sa chambre, Marie croyait rêver. Elle n'y avait laissé que son petit lit de fer, une table et deux chaises de sapin ; elle y trouvait un ameublement complet en beau bois de noyer ! La mère Duclos, qui l'avait suivie pour jouir de sa surprise, lui expliqua le mystère. Ce qu'elle

voyait était un cadeau de madame Donat.

Ursule voulut aussi donner une petite fête à son amie, et sachant qu'elle ne pouvait lui faire plus de plaisir qu'en la recevant dans un logement bien soigné, dès le grand matin elle se mit à ranger, à laver, à frotter, si bien que le soir, comme elle le disait elle-même, son ménage était un vrai bijou. En sortant de l'école, Louise alla chercher des fleurs des champs et fit un grand bouquet qu'elle plaça dans un pot au lait, sur la belle commode que son père venait d'acheter. Parents et enfants se revêtirent ensuite de leurs habits du dimanche. Quand Marie vint prendre place au souper de la famille, elle fut touchée de tout ce que ses amis avaient fait pour que rien ne manquât à l'agrément de la soirée. Le repas fut animé par la plus franche gaieté; c'était de tout cœur qu'on trinquait à la santé les uns des autres.

— Eh bien! fit Jean, on a raison de dire qu'à quelque chose malheur est bon. Maintenant que tout a bien tourné, il ne faut pas re-

gretter votre désagrément, Marie. Si vous n'étiez pas venue à Lyon, vous ne m'auriez pas rencontré, je n'aurais pas entendu parler des enfants, et je roulerais encore par le monde comme un misérable vagabond.

— Et nous, dit Ursule, nous serions encore à nous demander chaque matin si nous aurons du pain le soir; tandis qu'au jour d'aujourd'hui nous avons un ménage bien monté et notre livret à la caisse d'épargne.

— Ce qui prouve, dit Marie, que, même dans les positions les plus malheureuses, nous pouvons nous rendre utiles si nous aimons notre prochain et si nous cherchons sincèrement le bien.

Comme on doit le penser, Marie s'était empressée d'annoncer son bonheur à sa marraine et à Louise Lambert; ni l'une ni l'autre ne lui répondit. Elle avait aussi écrit à mesdames Lanaudie et Dulude qui lui envoyèrent leurs félicitations et lui promirent leur protection si jamais elles pouvaient lui être utiles. Mais Marie

ne songeait plus à quitter Taneval où elle avait peine à suffire au travail, et où ses pratiques s'efforçaient de lui faire oublier leur défiance passée par leurs témoignages de confiance et d'estime.

Quel était l'auteur du vol ? Comment l'avait-on découvert ? Voilà ce que chacun se demandait et ce que personne ne sut jamais, madame Donat n'ayant absolument rien dit qui pût mettre la curiosité publique sur la voie. La mère Duclos avait tout raconté à Marie. Ni l'une ni l'autre ne doutait que Clémence ne fût la coupable, mais elles se gardaient de rien dire de leurs suppositions. Dès que son innocence était reconnue, Marie pardonnait sincèrement ses souffrances passées à celle qui les avait causées. Comprenant enfin que la froideur que lui montrait Clémence n'avait d'autre cause que le trouble de la conscience, elle alla généreusement à sa cousine et lui aida, par ses affectueux encouragements, à supporter la tâche sous laquelle elle la voyait si souvent fléchir.

Malgré l'action honteuse qu'elle avait commise, Clémence n'était pas pervertie. De sérieuses réflexions lui firent comprendre le danger des goûts auxquels elle s'était trop longtemps abandonnée et lui donnèrent la force d'y résister. Le temps n'était plus où elle se moquait de Marie. Elle s'étonnait au contraire du courage avec lequel cette timide enfant avait supporté tant de maux, sans autre secours que sa fidélité au bien et sa confiance en Dieu. Elle admirait aussi la simplicité que conservait Marie et reconnaissait que c'est par nos bonnes qualités, non par nos beaux vêtements, que nous devons chercher à mériter l'estime. Les mauvais sentiments que Louise Lambert avait fait naître dans son cœur étaient victorieusement combattus par la douce influence de l'âme honnête qui s'épanouissait si sereine dans sa condition modeste. Chaque jour Clémence se sentait plus entraînée à imiter sa cousine ; chaque jour elle sentait s'éteindre en elle les convoitises qui avaient si longtemps exercé sur

elle leur malfaisant empire. En pensant à ce qu'elle avait été autrefois et à ce qu'elle était devenue peu à peu, elle reconnaissait mieux la justesse du proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » et elle se promettait de ne fréquenter à l'avenir que des personnes dont elle pût suivre avec profit les exemples et les conseils.

Plus elle s'affermissait dans ces bons sentiments, plus elle était humiliée de sa faute, plus elle en éprouvait de remords. A la vue de madame Donat, elle devenait toute tremblante. Racontait-on quelque vol en sa présence ? Aussitôt elle pâlissait et courbait son front sous le mépris avec lequel on parlait des voleurs. Elle savait que rien ne reste secret, et malgré la promesse qui lui avait été faite, elle tremblait toujours qu'on ne vînt à apprendre combien elle avait été coupable. Si elle avait échappé à la justice des hommes, le trouble de sa conscience lui faisait subir un cruel châtiment.

XII

Marguerite Duclos avait un neveu, nommé Paul Vaubert, qui était contre-maître dans la plus grande fabrique de la ville, avec de beaux appointements. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, d'une conduite parfaite, d'un caractère sérieux et doux. Il avait l'estime de ses chefs et l'affection de tous les ouvriers de l'établissement. Paul aurait pu choisir une femme dans les familles bourgeoises les plus aisées ; mais, en venant chez sa tante, il avait vu Marie, et avait été tellement charmé de sa simplicité et de sa modestie qu'il sentait que, plus que toute autre, elle saurait le rendre heu-

reux. Ses parents approuvèrent son choix. Si la jeune ouvrière ne possédait pas de fortune, elle réunissait toutes les qualités qui font les bonnes maisons, et, en gens sensés, ils ne demandaient rien de plus. Un soir donc, ils se rendirent chez Marguerite, et, après avoir causé de choses et d'autres, ils dirent à Marie combien elle plaisait à leur fils et combien euxmêmes seraient contents de l'avoir pour bru. En les entendant parler ainsi, Marie fut tellement saisie, que, pendant un moment, il lui fut impossible de répondre. Depuis qu'elle connaissait Paul, elle était frappée de son esprit, de ses nobles sentiments; elle l'admirait et était flattée des égards qu'il lui montrait; mais elle n'y voyait que pure bonté, et ne s'était jamais imaginé qu'étant dans une si belle position, il put songer à l'épouser. Sa joie fut donc profonde lorsqu'elle apprit que Paul désirait la prendre pour compagne, et c'est avec la plus vive reconnaissance que son cœur s'éleva vers Dieu pour le remercier de cette nouvelle preuve

de la protection qu'il accordait à la pauvre orpheline. Tous ceux qui connaissaient Marie prirent part à son bonheur.

Pendant que, grâce à ses économies, elle achetait un bon trousseau, Paul faisait préparer le logement qu'il devait occuper dans la maison paternelle. Enfin le jour du mariage arriva. Madame Donat et sa fille accompagnèrent la mariée à l'église et assistèrent au repas de noce, tenant à prouver aux parents Vaubert leur estime pour la digne enfant qui entrait dans leur famille. Une seule chose manquait au bonheur de Marie; c'était que sa mère ne fut pas avec elle pour le partager.

Paul était d'avis que l'homme doit suffire aux besoins de sa famille, et il aurait voulu que sa femme renonçât à son état. Marie comprenait que son mari n'aimât pas la voir courir de maison en maison, et cependant elle tenait à utiliser son petit talent. Si elle travaillait chez elle et prenait des ouvrières? Sa belle-mère, à laquelle elle soumit son projet, l'approuva com-

plétement et en facilita l'exécution en offrant de prendre les jeunes époux en pension. L'entreprise réussit au delà de toute attente. Bientôt la nouvelle couturière eut une si belle clientèle qu'elle gagnait autant que son mari. Aussi fallait-il entendre comme papa et maman Vaubert s'applaudissaient de s'être attachés avant tout aux bonnes qualités dans le choix de leur belle-fille ! C'est qu'en effet le bonheur et la prospérité du jeune ménage les recompensaient richement de leur désintéressement.

Paul n'était pas de ces égoïstes qui s'imaginent n'avoir à penser qu'à eux-mêmes. Il croyait, au contraire, que nous devons nous aider les uns les autres, et il ne manquait aucune occasion de mettre ses principes en pratique. Maint autre, à sa place, aurait laissé de côté la famille Berton qui avait eu de si grands torts envers Marie, et où l'on n'entendait que des gémissements. Paul ne se crut pas le droit d'abandonner des gens qui avaient un si grand besoin de secours.

— Ce que tu as fait toute seule pour la famille Monin, dit-il à sa femme, nous allons l'entreprendre ensemble pour la famille Berton. Ce qui a causé le malheur de ton oncle et de ses enfants, c'est que chacun d'eux n'a cherché que ce qui lui convenait à lui-même. Tâchons de les amener à travailler les uns pour les autres, et ils finiront par s'aimer et par vivre en paix.

Paul commença par donner à Jacques, dans la fabrique, un petit emploi qui lui permettait de gagner sa vie sans fatigue, malgré son affaiblissement. Constamment surveillé par son neveu, le vieux soldat n'osait que rarement déserter son poste, aussi était-il parfois indigné contre le blanc-bec qui osait le mener ainsi. Cependant, l'attente d'une bouteille de bon vin que son neveu lui donnait de temps en temps lui faisait prendre patience. Excepté une petite somme qui lui était laissée pour ses menus-plaisirs, chaque mois son gain était partagé entre le propriétaire, le boulanger et le boucher.

Jamais Jacques n'avait autant contribué aux dépenses communes, aussi ne pouvait-il assez se vanter de ce qu'il faisait. Heureuse de le voir enfin prendre une part de sa charge, Clémence le traitait avec plus d'égards; lui-même se montrait mieux disposé pour sa femme et pour sa fille ; les douces affections de la famille renaissaient peu à peu dans ces cœurs si longtemps désunis.

Paul avait aussi écrit à Pierre pour l'engager à revenir à Taneval. Il finit par l'y décider ; l'enfant prodigue rentra sous le toit paternel animé des meilleures intentions. Malheureusement il retrouva de mauvaises connaissances et retomba bientôt dans ses habitudes d'autrefois. Paul le prit à part.

— Écoute, lui dit-il, je suis de ta famille, je puis donc te parler comme à un frère. Eh bien ! il ne faut pas que tu recommences une vie honteuse dont nous rougirions pour toi. Jusqu'à présent, tu étais jeune, tu t'es laissé entraîner ; nous ne voulons plus parler du passé. Mais

maintenant, tu vas te conduire en homme. Laisse de côté les misérables qui te perdent. Quand tu seras tenté de retourner vers eux, sauve-toi vers moi. Je t'aiderai à te résister à toi-même.

Pierre promit de suivre ces sages conseils; mais il n'eut pas le courage de rompre avec ses dangereux amis, et de fréquentes rechutes firent longtemps douter de sa volonté et de sa force. Rien ne put décourager Paul. Voyant que ses conseils restaient impuissants, il songea à protéger son cousin d'une manière plus efficace. Pour cela, il l'invitait à dîner chaque dimanche et le conduisait l'après-midi dans un cercle d'honnêtes ouvriers où l'on passait agréablement son temps, mais dont le règlement défendait tout excès de boisson. Il le gardait ainsi jusqu'au souper et allait ensuite, avec sa femme, finir la journée dans la famille Berton, où l'on causait jusqu'à dix heures en buvant la bière.

Les parents Vaubert ne comprenaient pas qu'on se donnât tant de peine pour un homme qu'ils

jugeaient incorrigible et engageaient leur fils à l'abandonner. Paul leur répondait :

— S'il tombait à l'eau, et si je m'y jetais après lui pour le sauver au péril de ma vie, vous m'approuveriez. Eh bien! en le disputant au vice, je lui rends un plus grand service que si je l'arrachais à la mort.

Cette noble persévérance finit par obtenir sa récompense. Pierre cessa de voir ses anciens compagnons; il perdit ainsi l'habitude d'aller au cabaret et n'eut plus l'occasion de dépenser son argent. La première fois qu'il porta son gain intact à la maison, sa mère en fut si heureuse qu'elle pleura de joie. Pierre fut ému; il se sentit fier de contribuer pour sa part à l'aisance de la famille ; le sentiment de l'honneur se réveilla en lui; il se dit qu'il serait un lâche s'il retombait dans le vice. Dès ce moment, il fut sauvé.

Un jour qu'il trouva sa mère seule, il l'embrassa, les yeux pleins de larmes.

— Je vous ai bien tourmentée, ma pauvre

mère, lui dit-il, et j'en ai un grand remords. Mais pardonnez-moi et oubliez le passé. Autant je vous ai donné de chagrin, autant je veux vous donner de contentement à l'avenir. Pierre tint parole. A partir de ce jour, aucune tentation n'eut le pouvoir de l'ébranler et sa conduite ne laissa plus rien à désirer.

Chaque dimanche les deux familles se réunissaient, soit pour goûter à la maison, soit pour faire des courses à la campagne. Enfermés toute la semaine, nos promeneurs éprouvaient une véritable joie à respirer le grand air, à admirer la nature. Ils revenaient contents, reposés, prêts à joyeusement reprendre le travail du lendemain.

Ne pouvant effacer du passé le mal qu'elle avait fait à sa cousine, Clémence voulut au moins travailler à faire restituer à celle-ci ce qu'on lui avait fait perdre en lui vendant son mobilier, et elle communiqua ce désir à sa famille. Le vieux soldat se fâcha et prétendit qu'il ne fallait pas revenir sur de vieilles histoires aux-

quelles personne ne songeait plus; que d'ailleurs Marie était plus riche qu'eux, et que, dès qu'elle ne réclamait rien, il n'y avait rien à lui rendre. Pierre ne fut pas de cet avis.

— Clémence a raison, dit-il. Ce qu'on doit on le doit, et rien ne peut dispenser de le donner. D'ailleurs nous serions des misérables si nous pouvions oublier avec quelle bonté Marie a pardonné un tort qui lui causait tant de préjudice et de chagrin. Nous allons évaluer le montant de son ménage, et chaque mois, nous mettrons quelque chose de côté pour lui rembourser la somme voulue.

Ce conseil fut suivi, et à quelque temps de là, Clémence eut la joie d'aller opérer la restitution que la reconnaissance et la probité réclamaient également.

Après avoir si longtemps souffert par la faute des siens, la femme Berton était si heureuse du changement qui s'était opéré en eux, qu'elle ne cessait de témoigner sa reconnaissance à Paul et à sa femme, aux bons conseils

desquels elle devait son bonheur. Deux mariages ne tardèrent pas à lui donner de nouvelles joies. Pierre épousa la sœur d'un de ses camarades d'atelier, brave jeune fille qui, à un bon caractère, joignait l'habitude de l'ordre et du travail; Clémence fut choisie par le meilleur ouvrier de la fabrique où Paul était employé. Une étroite intimité régnait entre les trois jeunes couples; presque chaque jour ils se réunissaient après le souper, et passaient la soirée à parler des affaires du pays, à raconter ce qu'ils avaient observé autour d'eux. La misère dans laquelle l'inconduite jette tant de familles leur causait un grand chagrin; ils souffraient de voir les ouvriers si peu comprendre leur intérêt et se faire tant de mal à eux-mêmes.

— Jamais une jeune fille ne devrait épouser un homme qui a le goût de la boisson, dit un soir Clémence.

— Et jamais un homme ne devrait épouser une fille qui ne sait pas bien conduire un ménage, dit Pierre.

— Vous avez raison tous les deux, dit Paul; car l'ivrognerie, la paresse et le désordre, voilà les trois grands fléaux de la classe ouvrière; voilà ce qui amène les querelles, la haine, la misère dans des familles que devraient réjouir la paix et le bien-être.

— Cela est bien vrai, ajouta le mari de Clémence. Aussi, quand je vois de ces gens qui manquent de tout et qui se plaignent de tout le monde, je leur dis: Commencez par bien vous conduire, et vous n'aurez plus à vous plaindre de personne, car vous ne manquerez de rien.

— C'est dans ces idées que nous devons élever nos enfants, reprit Paul. Apprenons-leur, dès leurs premières années, que le travail, l'ordre et l'économie amènent toujours la prospérité. Faisons-en de braves cœurs qui respectent la probité et la justice. Surtout, ne cessons pas de leur rappeler que tous les hommes sont frères, et que nous devons aide et protection à ceux qui sont dans le malheur, même lorsqu'ils y sont tombés par leur faute.

Un jour, Marie vit entrer chez elle une femme si pâle, si décharnée, si misérablement vêtue, qu'elle fut émue de pitié.

— Vous ne me reconnaissez pas ? lui dit l'étrangère.

— Marie la regarda plus attentivement.

— Louise Lambert? dit-elle enfin avec l'accent du doute.

— Oui, Louise Lambert, répéta l'infortunée en tombant épuisée et presque inanimée sur une chaise.

Pendant que Marie s'empresse de la secourir, nous allons brièvement raconter par quelles circonstances elle se trouvait dans cette malheureuse position.

On se rappelle combien les deux cousines étaient en retard pour leur loyer. Indignée de ne rien recevoir, la propriétaire fit vendre tout ce qu'elles possédaient et les força de quitter sa maison. Le travail pouvait les sauver ; elles avaient pris l'habitude de la paresse; le courage leur manqua. Sophie se réunit à un chan-

teur ambulant avec lequel elle se flattait de voyager en princesse. Elle ne trouva en lui qu'un maître ivrogne et brutal, qui la rendait horriblement malheureuse, mais dont elle n'osait se séparer tant il lui faisait peur. Louise était allée demeurer chez une femme de mauvaise réputation dont elle avait partagé la vie dissipée jusqu'au moment où une grave maladie, après l'avoir mise à deux doigts de la tombe, l'avait laissée dans un état de souffrance et de langueur qui augmentait chaque jour. Repoussée par ceux qni s'étaient dits ses amis et trop faible pour travailler, elle s'était vue réduite à tendre la main. C'est en demandant son pain de porte en porte, en couchant dans les étables, qu'elle avait fini par arriver à Taneval, où elle espérait trouver des cœurs compatissants.

Louise ne s'était pas trompée. Émue jusqu'aux larmes, Marie lui promit de ne pas l'abandonner. Clémence, qu'on avait fait appeler, lui montra la même compassion ; et

comme, faute de place, ni l'une ni l'autre ne pouvait la garder, on lui loua chez Marguerite Duclos une chambre où, peu après son arrivée, elle se reposait dans un bon lit des fatigues de son pénible voyage.

Le soir, quand les jeunes femmes retournèrent près d'elle, Louise en fut si heureuse que, malgré sa faiblesse, elle voulut s'asseoir dans son lit pour mieux les voir.

— Comme vous êtes bonnes, leur dit-elle d'une voix haletante; comme votre bonté me fait du bien ! Il y a si longtemps que je n'avais trouvé de pitié ! Maintenant que je suis près de vous, il me semble que mes malheurs vont finir et que je vais commencer une nouvelle vie. Vous êtes heureuses, vous, et je le serais aussi si j'avais résisté aux goûts maudits qui m'ont perdue. Pourquoi ai-je quitté la bonne maîtresse qui voulait me servir de mère ! Pourquoi vous ai-je maltraitée, ma chère Marie, quand vous me donniez de si sages conseils ! Il était encore temps; je pouvais réparer mes

fautes; mais rien ne me touchait; je n'écoutais que ma vanité; il me semblait que le malheur ne pouvait pas m'atteindre ! Que je suis cruellement punie de mon aveuglement et de mon orgueil !

Voyant que Louise s'agitait, que son regard prenait l'éclat de la fièvre, ses bienfaitrices la priaient de garder le silence jusqu'à ce qu'une nuit de repos lui eût rendu quelque force.

— Non, dit-elle; il faut que je vous dise combien j'ai souffert pour que vous me gardiez votre compassion. Mon exemple vous a fait bien du mal, ma pauvre Clémence. Si vous étiez venue me retrouver, maintenant vous vivriez dans la honte, méprisée et repoussée par tous les honnêtes gens. Que de reproches, que d'humiliations j'ai eu à supporter depuis que cette maladie est venue me surprendre dans ma folle confiance! Ah! si les jeunes filles qui entrent dans la voie du mal pouvaient savoir ce qui les attend, comme elle reculeraient épou-

vantées ; comme elles béniraient ce bienfaisant travail qui seul donne du pain dont on n'ait pas à rougir; comme elles prieraient Dieu de les garder de la tentation des plaisirs! Mais jamais je n'y pensais, à Dieu; je croyais n'avoir jamais besoin de lui. Après l'avoir tant offensé, puis-je espérer qu'il me pardonne ? Ne repoussera-t-il pas la pécheresse qui jamais ne l'a prié ?

— Dieu est amour, dit Marie. Il cherche la brebis égarée et la prend dans ses bras pour la ramener au bercail.

— Oh! répétez-moi ces consolantes paroles. Dites-moi que je puis obtenir mon pardon. Demandez-lui, à ce Dieu de bonté, de me laisser vivre pour que je lui montre mon repentir.

Un vomissement de sang violent interrompit Louise. On courut chercher un médecin qui trouva l'état des plus graves, prescrivit une potion, et recommanda un repos absolu. Les vomissements continuèrent une partie de la

nuit. Les jeunes femmes veillèrent la malade, lui donnant leurs soins, s'efforçant d'adoucir les longues heures de la souffrance par d'affectueux encouragements. Le matin, voyant que Louise dormait, Clémence et sa cousine la laissèrent sous la garde de Marguerite et allèrent un instant dans leurs ménages. Elles se hâtèrent de revenir, s'approchèrent du lit, et jetèrent un cri... La mort était venue surprendre la pauvre souffrante dans son sommeil; Louise Lambert avait cessé de vivre.

Son retour, sa misère, son repentir, sa fin prématurée avaient fait une profonde impression sur ceux qu'elle était venue implorer. Longtemps ils parlèrent d'elle, non pour la condamner, ils savaient qu'à Celui qui lit dans les cœurs appartient seul le droit de juger; mais pour déplorer les erreurs qui l'avaient rendue si coupable et si malheureuse. Ce triste exemple leur montrait une fois de plus qu'en ne cherchant que ce qui lui plaît, l'homme s'égare et

marche à sa perte. Leur propre expérience leur prouvait au contraire qu'il nous est offert à tous un sûr moyen d'arriver au bonheur : c'est l'accomplissement du devoir.

FIN.



Montbéliard. — Impr. L. Rapinez et Boissard.